

## CARNET VIII

(16 mai — 26 août 1933)

*Fès, 16 mai 1933.*

Je ne travaille pas. Les Arabes m'apprennent à oublier le temps. Le spectacle est si beau, l'aventure si riche, qu'à défaut même de grande joie intérieure, l'ambiance donne l'ivresse.

*17 mai.*

Rien ne m'a plus touché que la grande fête musulmane (Aïd el Kébir, fête du mouton)... J'ai toujours été très sensible au social, à la foule. On ne peut pas me citer le chiffre tout abstrait d'un village ou d'un pays sans m'émouvoir...

Il n'y a plus de chrétienté, mais il y a un golam. Brown, qui traversa le Maroc quelques jours avant la fête, disait que l'on sentait l'approche des villes aux troupeaux de moutons que l'on y conduisait... Avec Fordham, promenade au Soukh el Khemis. Quantité de paysans (beaucoup d'admirables, sauvages) apportant leurs bêtes. Discussions, palpements, achats. Tous les Arabes se connaissent en moutons. Mais si les moutons en troupeaux marchent assez bien, il est presque impossible de faire avancer un mouton seul. Que de scènes, que de drames ! Il y en eut que l'on tirait par la patte, d'autres que l'on poussait par les deux pattes de derrière comme une brouette, d'autres que l'on tenait en laisse... Des enfants accablés en portaient dans leurs bras, et des hommes sur leurs épaules, à la Bon Pasteur... Le mouton de la fête est sacré. On n'ose pas le battre. Souvent, on attend son bon plaisir pour marcher. On va lui couper de l'herbe fraîche, on lui donne de l'orge... Il est lavé, peigné. Les femmes l'oignent de henné, ce qui lui fait une couleur vieux rose ou orange.

Quel air fier et joyeux sur le visage de l'Arabe qui conduit son mouton. Le mouton même, on l'appelle : la Fête..., car le devoir religieux d'égorger est si grand que, pour le faire, on économise, on emprunte, on vend n'importe quoi (les très pauvres achètent un chevreau ou un coq). Dans la joie d'acheter le mouton entre donc la piété, mais aussi la gourmandise. Les gens du bled ne mangent guère de viande que pendant l'Aïd. Beaucoup d'Arabes ne mangent à leur faim qu'à ce moment. Pendant huit jours, ils se bourrent, à crever, de

mouton accommodé de façons traditionnelles...

Deux semaines avant la fête, la Médina était prodigieuse. Quantité de paysans, encombrement de moutons, grand nombre d'acheteurs... Il faut, dans la mesure du possible, être habillé de neuf pour l'Aïd — au moins porter des babouches neuves. Commerce extrême. Partout, aménité, empressement, sourires, vie intense (un peu, mais en plus grand, ce que j'ai souvent senti en France au moment de Noël, la présence dans les rues du Père Noël)... Animation collective. Même les plus pauvres (il est dur de n'avoir pas de mouton, pas de babouches neuves) participent à la fête, ont l'air joyeux. Tout le monde est dehors. On lave quantité de linge. Les cours d'eau, les ruisseaux jusque dans la campagne roulent des eaux savonneuses. Du haut de la terrasse, la ville apparaissait pavoisée au soleil de milliers de mouchoirs, de robes de couleur.

Un jour avant la fête, on ne savait pas encore si elle aurait lieu le lendemain ou le surlendemain..., mais tout le monde était prêt. On attendait l'ordre. A cinq heures, la voix du crieur public retentit par la ville. Il annonçait l'Aïd pour le lendemain... J'étais sur la terrasse alors, attendant obscurément cette nouvelle. Cri du crieur, éclatant, sonore, prolongé. Rien ne m'a ému davantage. Je dominais la ville et j'essayais, bouleversé, de rassembler toute sa joie dans mon cœur...

Fort avant dans la nuit, on continua les achats. Jamais les soukhs ne furent plus beaux. Toujours, quantité de moutons (le dernier jour, on ne paie plus de droit de porte). Le lendemain, nous nous levons de bonne heure, le Khaligat du Sultan devant égorger en dehors de la ville dès 8 heures. Je vois de la terrasse que, sur cette ville de cent mille habitants, il n'y a plus un mouchoir qui flotte. De ce matin étincelant, je revois surtout, dans la grande cour crénelée de la Marchina, l'attente du cortège. Des milliers d'émouchets joyeux se poursuivent sur nos têtes. Un peuple de jeunesse, habillé de neuf, tout heureux, se presse d'un côté, tandis que de l'autre les caïds parés sur leurs chevaux fringants attendent, noblesse et familiarité. Certains tenaient leurs fils devant eux sur la selle... Mais certes, sous la diversité infinie des costumes, sous le désordre extrême de la foule, des chevaux, on sent une âme unique.

Je fus me promener, après l'égorgement, dans la ville déserte, presque morte. Plus un seul des innombrables petits ânes. Toutes les boutiques fermées ; le quartier des soukhs, déjà si embrouillé, méconnaissable. Plus un point de repère. J'allai dans les petites rues, où je vis le boucher avec son couteau sanglant entrer dans chaque maison. Il égorge dans la première pièce, tandis que les femmes poussent des *iou iou...*, puis pataugent par plaisir dans le sang. J'en aperçus qui avaient les jambes toutes rouges (même goût du sang chez l'Arabe que chez l'Espagnol). Des enfants sortaient, portant des cornes de



*Robert Levesque à Fès, en juin 1933.-*

bélier ou des peaux. Des Juifs passaient dans les maisons pour acheter des tripes.

... Le premier jour, on ne peut manger que le foie du mouton ; aussi les repas de la fête ne commencent-ils vraiment que le lendemain ou le surlendemain. C'est alors le temps des indigestions. Les mendiants frappent aux portes en demandant de la viande. Cela porterait malheur de leur donner autre chose. On ne mange d'ailleurs pas de légumes durant l'Aïd.

Si Haddou reçut en présent plusieurs gigots et des plats traditionnels tout préparés. Ce fut une semaine moutonnaire, d'autant plus que nous eûmes plusieurs invitations d'Arabes chez lesquels nous mangeâmes toujours les mêmes plats, mais aussi bien dans un ordre différent (une rouzia : mouton cuit avec des dattes, des raisins, du miel et des amandes). Chui : mouton rôti qui se sert en quartiers ; boulettes de mouton fort épicées, que l'on sert dans un beurre chaud sur des œufs ; ragoût de mouton au riz safrané, qui se mange avec une cuiller en bois d'olivier (manger ainsi est bien meilleur : quelle carresse sur la langue, quelle saveur !)...

«Vous iriez même chez le pacha, vous ne mangeriez pas autre chose, ni mieux», me disait Si Haddou. Pendant la fête, c'est partout pareil. Il ajoutait que sans doute le Prophète avait voulu que tous les musulmans, au moins une fois l'an, eussent l'impression d'être riches : habits neufs, repas, festins — comme il aurait voulu que tous connussent la misère pendant le Ramadhan... Une fois de plus, je vis comme l'accueil des humbles surpasse le luxe des grands. Que d'attentions, que d'émotion chez celui dont vous êtes l'hôte et qui vous fait l'honneur de ce qu'il a de mieux !

Dans les rues, que de gosses joliment habillés, que de ravissants promeneurs..., et les jardins ! Une foule harmonieuse, élégante, y circulait, s'arrêtant au bord des eaux, rêveuse, devisant ou écoutant les chants d'oiseaux. On digérait aussi. Les orangers s'exhalaient.

Le jour de l'entrée du Sultan à Fès, je me trouvai deux heures en avance, sous le soleil, parmi la bousculade. Ce fut atroce, mais ainsi je pus voir et toucher une foule arabe. Ces gens mal nourris, nerveux, surexcités, font à peu près un peuple de malades. Ils sont tous plus ou moins ce qu'on appelle à Sainte-Anne des «petits mentaux». Incapables de rester immobiles. Chacun se pousse, avance bêtement pour reculer, dispute sans raison. L'enfantillage le plus bête se mêle à la brutalité... Pour comble de malheur, il y avait des femmes. Elles ne sortent presque jamais. Pour elles, c'était un événement ; mais, gauches, excitées, turbulentes, elles formaient une foule cent fois plus redoutable que celle des hommes. Que d'agaceries j'eus à subir au milieu d'elles ! Je ne savais trop si c'était des avances ou des moqueries. Le plus clair était qu'elles voulaient ma place... Les femmes, dans les rues, se croient tout

permis. On en voit fréquemment battre des hommes sous des prétextes futiles. L'homme ne répond pas et se laisse frapper. Pour peu que la dispute s'envenime, la femme perdrait son voile. Elle hurlerait, disant que c'est l'homme qui le lui a arraché, et le type attraperait plusieurs années de prison...

Je revis plusieurs fois le sultan (admirable cortège, garde noire, esclaves, musiciens, Égyptiens habillés de vert, etc.), air de noblesse malade, mélancolie lasse, tout blanc sur son cheval noir, allure fantomatique. Teint pâle, regard triste, main admirable qu'il ramène sans cesse vers la poitrine pour recevoir les bénédictions sur son passage...

L'air de détresse de ce jeune homme s'explique, si vraiment, comme il semble, l'État le mène à sa guise, l'espionne et lui commande tous ses pas.

La nuit du Vendredi Saint, le docteur Secrel nous emmena à Moulay-Yacoub, village de montagne, lieu de pèlerinage où coule une source chaude, sulfureuse (50°). Au-dessus de la piscine, dans la nuit, on aperçoit les vapeurs de soufre et, tout à l'entour et dans l'eau, éclairés par des chandelles, les baigneurs nus qui invoquent le saint... Par terre, de nombreux pèlerins dorment pêle-mêle. Ils se lèveront au milieu de la nuit pour se jeter dans la piscine. Cette source si chaude calme surtout la douleur. On y vient de tout le Maroc : les Arabes ont presque tous des rhumatismes et des maladies de peau. Secrel y a vu parfois des paralysies nerveuses brusquement guéries... Ce fut grâce à lui (médecin de la source) que nous pûmes nous baigner dans cette eau brûlante, sacrée, parmi les pèlerins priant et gémissant.

*20 mai.*

Ce qui m'a le plus instruit dans la conduite de la vie et dans le travail littéraire, ce sont mes gaffes, mes fautes... Cela tue l'amour-propre, car on se jette avec joie au devant des critiques, des «leçons», dans l'espoir de s'élever... A la fin, l'injustice même et le mensonge deviennent sources d'enseignement.

J'entends encore le ton distingué dont Jouhandeau me déclarait jadis : «Moi, je suis toujours écorché», et de citer avec délices ce mot d'un jeune surréaliste (?) : «Jouhandeau, tu m'apparais toujours comme à travers un buisson d'épines».

«Chambre noire gratuite pour amateurs», lit-on sur la boutique d'un pharmacien photographe au Mellah. Cet homme est maintenant interné. Il était vaguement médecin et attirait dans son arrière-boutique les Arabes pour leur donner consultation. Ça faisait un b... incessant.

Paul Nizan, agrégé de philo, critique littéraire à *L'Humanité*, esprit toujours fielleux, me dit P., son collègue à Normale. Passa du royalisme au fascisme, puis au socialisme. Juif. Riche mariage.

Chaque jour, je constate la curieuse faiblesse des gens en place. Je la con-

naissais par ouï-dire, mais aujourd'hui je la touche du doigt. Trop vieux pour la révolte... Mais quand je vois un petit Arabe très intelligent bien qu'inculte, l'esprit tout rempli d'observations, de calculs, de trouvailles, comme je suis ému !

Je m'aperçois qu'assez en forme, et en progrès, je donne à certains l'impression d'être intelligent. Je les prends en pitié, car je sais que je ne le suis pas tant que ça. Mais lorsque je suis content des gens (s'ils ont parlé de choses que je ne savais pas, s'ils ont été sincères ou s'ils ont parlé d'eux), ils le sont aussi de moi. Ménager la vanité de l'interlocuteur...

Je comprends maintenant (être content de quelqu'un, etc.) que ces grandes joies à si longues répercussions que m'ont values toutes mes rencontres avec Gide, pour être si sonores, devaient être réciproques.

K. n'était pas brave, mais grâce au calcul des probabilités il savait le paraître. Par exemple, il traversait très crânement le terrain de foot-ball en disant : «Il n'y a qu'une chance sur dix pour que je reçoive le ballon sur la gueule». De fait, il ne le recevait pas. La fortune aide l'audace.

Le jour même de mon entrée à bord du *Tbionville*, on me mit planton de service. On attendait le vice-amiral V., chef d'État-Major de la Marine qui, devant prendre sa retraite, faisait une dernière tournée sur les bâtiments de la flotte. Quand sa vedette fut annoncée, un sous-off' me dit fébrilement : «Descendez à la coupée et tendez-lui l'oreille (?)...». Il n'y avait pas à discuter. Un cordon rouge oendait à la coupée ; c'était cela qu'il fallait tendre à l'amiral qui arrivait : petit vieillard lourd, bedonnant. Je lui tends le cordon, mais ça ne suffit pas. Je prends sur moi de le hisser (un petit coup d'épaule et il tombait à l'eau)... Plusieurs amiraux à sa suite montent à bord, je monte aussi, mais, grande stupeur, sur le pont tout le monde est au garde-à-vous et on me fait les gros yeux pour que je disparaisse. J'aurais dû rester en bas au moins pendant qu'on rendait les honneurs... On s'empresse de faire entrer l'amiral dans le poste des torpilleurs, sur la plage arrière. J'y entre aussi. Le capitaine G. était l'inventeur d'un appareil fort compliqué, et pas encore au point, dont on attendait beaucoup. Avec les plus grands salamalecs, il commença à expliquer son lancement au vieil amiral (il portait la médaille de 1870), qui manifestement ne comprenait pas. Le reste des manitous écoutait d'un air très recueilli, calquant son attitude sur celle de son chef.

Conversation avec le docteur François, de Nice, quarante ans. J'avais toujours désiré causer avec un médecin intelligent, d'esprit scientifique (point littéraire, humain...).

«Notre métier, dit-il, nous rend à la fois indulgent et sceptique... Nous voyons les hommes en état de crise. Nous entrons dans des chambres où l'on attend la mort ; les tiroirs sont déjà éventrés... On nous appelle, affolé, parce

qu'un père est gravement malade, puis, à mesure que nous revenons, nous voyons l'inquiétude se calmer. On s'habitue à l'idée de le perdre et, finalement, de regret pour les quelques billets de cent francs qu'il coûte, on souhaite sa fin. Le fils vous demande à voix haute s'il en a encore pour longtemps...

« Il y a trop de médecins. Alors que l'on passe un concours pour devenir vétérinaire, tout bachelier peut faire sa médecine. Avec de la mémoire, on y arrive toujours. Les gens ne vous demandent pas combien de temps vous avez mis... Étant donnée l'importance sociale du médecin, il serait bon qu'on les choisît, qu'on n'admît des élèves dans les Facultés que suivant les besoins, et que d'abord ils passent un examen de culture générale et d'esprit critique. Beaucoup de fils à papa n'oseraient même pas se présenter. Pour réduire le nombre des médecins, on a parlé d'allonger les études, de les rendre encore plus coûteuses : cela est bourgeois et ignoble.

«-- Vous n'iriez pas jusqu'aux médecins payés par l'État, comme en Russie ?

«-- Personnellement, cela ne me dirait rien. J'ai fait de la médecine sociale. C'est une horreur. Rien n'entraîne plus à la complaisance (pour ne pas dire davantage) même le médecin qui veut rester honnête... Pour le public qui ne paie pas, quel est le bon médecin ? Celui qui examine trois quarts d'heure le malade et, après réflexion, lui ordonne un seul médicament, sans couleur et sans goût, ou celui qui, sans bouger de son fauteuil, sans regarder le malade ni même l'écouter, dit aussitôt : "Je vois ce que c'est", et se met à écrire, de cette écriture que vous connaissez, toute une série de remèdes. Le malade ne juge pas la valeur du médecin, mais la valeur de l'ordonnance... Et puis, on touche par malade 1 fr. 50, la consultation est de cinq minutes. Presque tout le temps se passe à écrire...»

Comme je signale ma stupeur à entendre quelques médecins sûrs de tout savoir commettre les plus lourdes erreurs dans les matières que je connais, il me répond que rien ne le dégoûte plus que la suffisance de sa corporation, mais qu'il l'attribue au « pli d'autorité ». Il faut que le médecin domine le malade ; avec l'âge, cette habitude se généralise, l'oreille se durcit, etc... Il est certain que nul n'est placé mieux que le médecin pour connaître l'homme, mais ce n'est pas parce qu'on a exercé vingt ans qu'on n'a plus rien à apprendre. C'est précisément pour cela qu'il nous faudrait des médecins dignes de l'être...

Relativité du désir. Illusion.

*8 juin.*

Le Planquais vient de passer deux jours avec moi pour la Pentecôte. Il arrive en aspirant de Casablanca. Ces journées furent heureuses... Douze ans d'amitié. Vie commune et fraternelle... Promenade dans la ville, quantité de

rencontres. A chaque instant, je croise un souvenir, un espoir, un rêve... Je raconte en détails une crise de psychasthénie aiguë... C'est la première fois, me dit-il, qu'il peut oublier toutes ses obsessions et sa «honte»... Me parle aussi de la marine, me remet en mémoire bien des choses... Que de faits, d'expressions, d'usages me sont sortis de l'esprit, et même que de choses je n'aurais jamais remarquées, dont il me parle et que tout à coup je *vois*...

... Je vois que les plaisirs de l'amitié sont bien voisins, non pas de ceux de l'amour-passion, mais de toute autre espèce d'amour.

... J'étais vraiment ému, le lendemain, émerveillé, trouvant presque incroyable d'avoir été rendu si heureux par la visite d'un vieux camarade...

14 juin.

A Sefrou, fête des cerises... Danses berbères, mais aussi fête européenne (petits drapeaux, gymkana, etc...). Beaucoup de Juifs endimanchés... Je me retire dans la campagne qui, depuis l'Italie, me semble-t-il, est ce que j'ai vu de plus beau. Richesse, verdure, grands arbres. La beauté d'un champ de blé mûr (assez Turner) borné de vieux oliviers me fait presque tomber... J'entrai dans un verger dont le gardien berbère me suit et me cueille pêches, fraises et cerises en branches...

Depuis trois mois, je cours les souks. Je me suis peu promené dans la campagne, même au plus doux du printemps... Ville étonnamment conservée. Cent mille habitants dans leurs costumes, leur commerce, etc... (sans compter les paysans de passage)... Tradition entassant la Bible et le Nouveau Testament, Grèce et Rome, Orient des légendes et Moyen Age... Quelles promenades !

22 juin.

Ce qui m'empêche d'écrire :

- une certaine «difficulté acquise»,
- le manque de sujet,
- ma théorie d'attendre l'inspiration (malgré Stendhal, Valéry, Alain...),
- le fait qu'ignorant qui je suis et ce que je ferai, je n'ai même pas à me garder des «fausses tendances» et que, suivant le conseil de Goethe, je préfère vivre ou me reposer plutôt que de faire des choses qui me dégoûteraient plus tard... Mais je me sens de forts désirs (par exemple en lisant Whitman, Nietzsche, Dostoïevsky), et je veux croire que «les désirs sont signes de puissance».

Depuis six ou sept ans (malgré tout mon bonheur), jamais l'angoisse ne m'a quitté. Je pressens, j'attends la joie d'écrire (illusion ? Paraître peut-être décevant... Mais le moment où l'on crée, non !)...

... J'admire l'unité que donne à notre vie la recherche d'une œuvre, le désir de vivre le plus possible pour exprimer davantage...

Parfois, je crois que ce qui m'empêche d'écrire, c'est un trop grand bon-

heur. Mon amour de la vie, ma confiance, ma volonté d'écarter l'ennui...

... J'ai encore trop de trouble, de frissons. Il ne faut pas perdre le tremblement, mais il faut sortir de la fièvre. Cela limite extrêmement. Le Maroc, je pense, m'aura un peu débarrassé du trouble de l'âme...

Enfin, je ne suis pas encore entré vraiment dans la vie (que signifie cette expression ? est-elle juste ?).

... Presque ignorant du côté grisaille de la vie...

... Quand je pense par exemple à Barrès, qui lui aussi dans ses jeunes années a pu voyager, vivre de fantaisie, mais n'a trouvé partout que mélancolie, je sens que du moins j'aurai su jouir de ma liberté, du peu d'argent qui me tombe du ciel, et cela me donne confiance...

Tenir un journal quotidien de ce qui m'est arrivé ces trois mois, cela eût fait un récit féérique, mais j'ai préféré vivre à l'orientale... et en jeune homme qui se cherche... Plus je devenais heureux, moins j'éprouvais le besoin de l'écrire...

Le régiment et aujourd'hui l'Orient m'auront assez montré l'inutilité d'un homme... Dans l'armée, on arrive, on permute, on va en permission, en prison, on est nommé ailleurs, la machine marche quand même. On ne parle même pas de vous... Ici, les gens ne s'étonnent jamais. Le défilé incessant de la rue n'intéresse personne. Chacun en fait partie. De temps en temps, une incongruité, une anomalie se produisent (quelqu'un se promène tout nu), réaction presque nulle. Moi qui passe souvent, que je fasse le fou ou que demain je disparaisse, *rien ne sera changé*.

25 juin.

*Soirée chez Bonjean.*

Soirée chez Bonjean qui me reçoit dans son jardin et son patio... «La politique, je m'en fous..., non pas que je m'en sois toujours foutu, mais je crois qu'aujourd'hui nous en sommes venus à un tel point de décadence qu'il n'y a plus qu'à retirer son épingle du jeu... Ce sont les idées les plus bêtes qui prévalent, comme les mauvais films et les mauvais romans... Il faut se retirer.

«Voici venir le temps des philosophies de salut, épicurisme, stoïcisme...

«Oui, je dois dormir neuf heures. Je me couche à 9 et suis levé à 5. Il faut une grande discipline. C'est nécessaire pour travailler. On comprend que ce soit en Orient que les grands ordres et l'ascétisme sont nés...» Nous nous entendons étrangement sur les questions d'hygiène et sur les méthodes de travail... Plusieurs fois nous allons au-devant l'un de l'autre... Nos communes origines savoyardes en sont peut-être cause.

Parle de Romain Rolland ; je le connais mal, mais suis peu disposé à pardonner son mauvais style et son mauvais goût. «Il a pourtant écrit, dit Bonjean, des pages que je crois aussi belles que du Rousseau. Il a du moins été

sincère... Notre temps est pourri d'esthétisme. Je préfère un Rolland débordant à un Barrès avec ses sensations rares..., et puis il a été un des premiers à se tourner vers l'Orient... Ce qui m'a bien guéri de l'esthétisme, c'est la lecture des grands textes de l'Orient et de l'Extrême-Orient... Là, on est dans un domaine éternel, sacré, et cependant humain ; tout y est simple, mais non pas sans un art infini... Le sacré est le signe des grandes œuvres qui sont pour tous les temps. Il est partout dans nos tragédies classiques, je le vois bien en les expliquant aux jeunes musulmans... Qu'il est curieux, au moment où les religions font défaut, se perdent dans les minuties, que ce soient des hommes sans religion, certains artistes, qui se trouvent être le plus religieux. Ne croyez pas que je fasse l'apologie de la littérature pieuse... Le sacré, je le trouve dans Goethe, dans Shakespeare, et partout dans les contes de Voltaire. Quelle passion, quel idéal ! Il s'acharne à trouver le sacré dans tout ce qui est considéré d'habitude comme profane et mauvais... La littérature, au fond, ce sont les grands thèmes éternels. Eux seuls sont source de vraie poésie. Il suffit d'être sincère. — Rien n'est plus difficile. — Ah ! d'accord, mais c'est une autre affaire. Vous êtes encore jeune. Moi, jusqu'à vingt-neuf ans, j'ai cherché, j'ai fondé une revue, je me forçais à écrire des drames, des essais. Je me battais les flancs. La guerre, en changeant toute ma vie, m'a permis d'écrire..., et maintenant je sais que je ne pourrai pas faire le tiers de ce que je voudrais...

«Après la guerre, j'ai d'abord fait de l'édition, chez Rieder, peut-être pour me guérir des maladies d'auteur. Persuadez-vous qu'on ne gagne pas d'argent en écrivant. Il ne faut jamais y compter, et moins encore le viser. Souvent, d'ailleurs, un éditeur se ruine. Il doit payer l'imprimeur d'avance, donner un acompte à l'écrivain, faire la publicité, etc..., et les libraires ne le paient que dix-huit mois après... Aussi, vous comprenez qu'on distingue les auteurs qui rapportent et ceux qui coûtent... On ne peut jamais savoir d'avance si un livre aura du succès.» (Grenier, qui fut à la NRF, me disait la même chose.) «J'ai horreur des écrivains (presque tous) qui ne parlent que contrats, tirages, etc... Il faut avoir un autre métier... C'est dégoûté de Paris que je suis venu en Orient. Depuis dix ans, je roule dans les écoles de Syrie, d'Égypte, etc... En Orient, j'ai trouvé un grand calme, l'équilibre... Plusieurs années de captivité durant la guerre furent déjà un début de vie orientale, longues journées sans rien faire, vie primitive, etc... A la fin, j'ai fait des livres sur l'Orient (*Mansour, Histoire d'un enfant d'Égypte*, trois volumes...), mais je connais mal ce grand public des Européens sur le sujet... Je me suis laissé imprégner par le milieu, j'ai vécu parmi mes élèves, je les ai longtemps observés pour mon plaisir, j'ai fait mon livre malgré moi, et en le faisant, chose étrange, je m'apprenais des choses à moi-même...

«Certainement nous créons un drame chez les meilleurs des jeunes musul-

mans en leur montrant nos sciences, notre pensée. Nous leur donnons à réfléchir, à choisir... De là, de l'inquiétude..., qui n'existe jamais dans l'Islam... Ils peuvent être sensuels, vicieux, ils ne sont pas inquiets... Mais le curieux, c'est comme nous, qui arrivons d'Europe avec nos complexes, notre vieille inquiétude, nous nous simplifions ici au contact des indigènes, et à respirer l'air du pays... Je voudrais que des jeunes gens dévorés de conflits, de scrupules, viennent ici faire une cure... Il y a peu de jeunes écrivains qui aient commencé par là (toutefois Gide, à sa façon). Je crois que, d'instinct, vous êtes tombé juste. — Oui, dis-je, pour faire un homme, ce pays vaut bien l'Italie pour un architecte ou un peintre. — Et ce qu'il y a d'admirable, dit Bonjean, c'est que nous, occidentaux, quand nous redevenons orientaux, nous le sommes bien plus admirablement que les Orientaux eux-mêmes qui sont en pleine décadence, apathiques, formalistes, imbus d'eux-mêmes. Nous retournons tout de suite à la grande tradition.»

Combien doivent souffrir en Europe ceux qui sont des Orientaux sans le savoir (cf. ce qu'il y a d'oriental dans le surréalisme, etc...)... Cf. certains Juifs..., mais pas si orientaux que cela : une de leurs habitudes (chez les intellectuels du moins) est de mordre le sein de leur nourrice — coups de poignard dans le dos, etc... Toujours le vieux «ressentiment». Complexe d'infériorité, pense Bonjean.

Regrets inévitables à mon retour du Maroc. Liberté perdue (famille retrouvée, oui, mais aussi le train-train quotidien). Retour dans une France qui pourrit. Le regret me prendra aux entrailles : soleil, spectacle, amour... Nulle raison, sans doute, ne prévaudra contre la nostalgie, puisque mon corps pleurera... Belle matière à littérature.

... Quand l'amour est facile, n'avoir pas la sottise d'en faire un but — ce n'est qu'un geste pour délivrer la tendresse et alimenter l'enthousiasme.

Dans quelle mesure n'est-ce pas mon horreur de la *douleur physique* qui m'empêche de tomber amoureux ?

Presque tout est résolu (du moins dans la jeunesse) quand la question sexuelle est résolue. Ils le pressentent peut-être, tous ces jeunes gens qui tombent amoureux..., mais quelle illusion, et comme ils montrent leur paresse et leur lâcheté !

— Ne peut-on pas aimer par excès de vie ? La passion n'est-elle pas signe de force ?

— On le lit dans l'histoire..., mais, pour nos contemporains, je crois qu'aimer n'est que leur manière de résoudre le problème sexuel. De guerre lasse, on s'accroche à un être, on canalise son tourment. Le résultat, n'en parlons pas... L'amour, aujourd'hui, n'est plus guère qu'un signe de maladie. On montre par là que l'on cherche un remède ; le plus grave, c'est qu'on prend le

goût à la pharmacie.

— Vous qui n'aimez pas, je crois que vous parlez par jalousie. Aimer, c'est recommencer sa vie. Tout redevient nouveau.

— Mais nous vivons toujours dans l'éternelle nouveauté. Le monde semble nous appartenir. Un certain détachement passionné nous guide. Nous parlons peu de l'insaisissable. Nous n'oserions jamais nous arroger quelque droit sur un être... Nous ne connaissons pas *le besoin d'être dominé*.

Plus je me promène dans Fès, plus ce sont des rencontres. Que de connaissances tacites ! On peut se dire bonjour à jamais pour avoir échangé un jour un regard, un sourire. On est lié ! Plaisir de la sympathie, de l'imprévu. Foi-son de ces petits plaisirs, qui sont en France des trésors...

... Comme j'admirais naïvement que la multitude des gens qui se rencontraient chez Si Haddou sans se connaître parussent à l'instant de vieux amis, Bonjean me répondit : «C'est cela, l'Orient, une grande famille. C'est la force de la tradition. Ils sont très simples. Ils savent à peu près tout les uns sur les autres. C'est comme s'ils se connaissaient. Leur diversité due aux costumes (un des derniers pays du monde qui ait gardé son habit) n'est qu'apparente. Ils marchent toute leur vie guidés par quatre ou cinq grandes vérités.»

Mélange de respect et de familiarité dans les rapports avec les grands... Sens inné de la parade et de la grandeur simple... Le petit esclave noir Forta, que de fois je l'ai vu conduire par la bride le beau mulet sur lequel siégeait son maître, et, celui-ci descendu, enfourcher la bête...

Il ne s'agit pas au Maroc de prendre le mauvais des Orientaux (maladies, laisser-aller, veulerie), mais de mettre à l'épreuve nos qualités occidentales et de les juger.

Dans le pays du Nirvana et de l'oubli, c'est ma volonté de vivre que j'apporte. Là, plus qu'ailleurs, sur ce fumier splendide, j'ai pu m'épanouir...

Quitté Fès le 30 juin.

*Grenade, 1-4 juillet.*

... Je redoutais d'avance de parcourir seul les jardins de Grenade... Mais non, ce fut charmant. Je m'associe sans effort aux promeneurs. Plaisir de foule, toujours nouveau.

*Chartreuse de Grenade.*

Quelques tableaux de martyrs dans le cloître, d'une assez belle cruauté. La pieuse gardienne passe devant sans les regarder et vous entraîne vers des scènes mystiques — moins bonnes. Je reviens plusieurs fois en arrière.

Vu à la sacristie le *Saint Bruno* d'Alonso Cano qui faisait délirer Jouhanneau. C'est une statuette qui donne au jeune saint une expression assez dou-

loureuse. La bouche, trop petite, entr'ouverte, est amère, l'œil agrandi fait pitié... \*

Un autre petit *Saint Bruno* sur le maître autel, par Mora, élève de Cano, me ravit. Rien de plus sensuel que ce visage en extase. La bouche enfantine, entr'ouverte, est exquise, les yeux levés au ciel, bordés de quelques plis, sourient imperceptiblement...

*Alhambra*. Cour des Myrtes : régulière, sobre, presque florentine... Proportions admirables de la pièce d'eau rectangulaire, entourée de myrtes que le gardien froisse pour qu'ils embaument. C'est là que se baignait la favorite. Des Français passent : «Tiens, une piscine...» Aux quatre coins de la cour, fenêtres des eunuques...

Salon des Ambassadeurs, fait suite à la Cour. Plafond très haut, cèdre et nacre ; neuf miradors donnent sur la campagne et l'ancienne ville. Admirables murs ouvragés. Dans les coins, niches brûle-parfums.

Sans doute la Cour des Lions, avec sa floraison de colonnes, est plus musicale, ainsi que les salles tourmentées qui l'entourent, mais le style presque classique des Myrtes et des Ambassadeurs m'a fort touché.

Visite aux gitanes de l'Albaicin. Étonnante colline où, dès qu'un étranger est en vue, toutes les filles en robes couleur de feu sortent des «cuevas». Elles s'habillent suivant l'exacte tradition et font les gestes mêmes de Carmen. Ça sent le rituel, et aussi le tourisme... Mais que l'on rie avec elles, elles deviennent vivantes. Toutes, pour le plaisir, demandent un hommage. «Senorito ! Caballejo ! qua tanta sympatica la Gitana !»... Elles prennent vos cigarettes et vous cueillent un œillet rouge dans leur chevelure... Cris des vieilles : «Senorito ! la fortuna !» Je n'entrai pas dans les maisons voir les belles, mais montai par les sentiers, suivi de gosses (on ne me recevait pas à coups de pierres comme à Sallefranque, mais avec de souriants bonsoirs...). Ma vieille attirance pour les bohémiens fut servie à souhait ; je vis peu de gitans, mais quelques enfants et jeunes garçons charmants, de belles petites filles. Quelques sous contentèrent tout le monde.

*Cordoue, 5 juillet. La Mezquita.*

Nécessité pour moi, devant les grandes choses, d'une acclimatation. Je sens que tout à l'heure j'en serai passionné, touché. Pour le moment, je suis encore désorienté. Circulé longuement dans la Mezquita. Je n'avais d'abord été frappé que par les transformations chrétiennes (on en détruit quelques-

\* [Note ajoutée au crayon :] En 1969, j'ai envoyé à Jouhandeau la photo du saint, achetée jadis à Grenade. Jouhandeau reconnut fort bien l'œuvre d'Alonso Cano, mais il me dit qu'à présent son préféré est saint Philippe de Neri.

unes), mais peu à peu elles s'effacèrent... A chaque instant, découverte d'un nouveau point de vue.

Touché par la beauté des voûtes, j'essayai, mais en vain, de les dessiner. J'aurais voulu fixer pour moi le sublime de ces deux fers à cheval superposés laissant passer entre eux le jour.

On se sent enivré d'un calcul nombreux, à sentir devant soi dans tous les sens les mêmes arcs multipliés. Ils naissent les uns des autres comme les vagues de la mer ou les phrases d'une fugue.

Belle nuit à Cordoue... Les femmes sont parfumées du jasmin qu'elles portent dans les cheveux.

*Séville, 9 juillet.*

Le jardin de l'Alcazar, mélange de Versailles et de mauresque, sans mystère, me fait par contre beaucoup mieux aimer le Generalife. J'en revois les lauriers-roses, les cyprès, l'étroitesse des allées, la succession des terrasses. Cela ne s'oublie pas...

*Cathédrale de Séville.*

Ce chanoine de pourpre semble cracher par plaisir sur les dalles.

Il monte au chœur chanter les vêpres.

Un vieux monsieur bien en point somnole étalé sur un banc. De petits enfants de chœur viennent le chatouiller. Il se réveille, et sort de sa poche des bonbons qu'ils vont sucer pendant l'office.

*Messe.* On installe des chaises en demi-cercle comme au concert. Les dames s'assoient et jouent sans arrêt de l'éventail. Les messieurs restent debout. Personne n'a de livre... Atmosphère de salon.

L'énorme rétable en bois doré représentant la Passion est une des plus belles choses que j'aie vues. L'or éteint resplendit par endroits dans la pénombre. Il ne se peut rien voir de plus monumental et de plus riche. J'imagine que l'illumination au moment du «Corpus Christi» est un spectacle fabuleux.

Les chapelles sont verrouillées, par peur des communistes qui ont la bombe facile.

Chaleur intense à Séville, d'où vie nocturne très développée. Charme bruyant. Tout le monde est dehors. Sur la promenade d'Hercule, le peuple assiste debout à des séances de cinéma. Il fait très sombre. Chacun regarde sérieusement. Je n'ai pas vu d'inquiétude...

M'attachant surtout en Andalousie à retrouver les traces des Arabes, ce fut Grenade qui m'en montra le plus... Dans le quartier de la cathédrale, beaux magasins de selles, de ceintures, rouges, brodées, ornées de pompons et de franges. Beaucoup de petits ânes chargés de gros couffins doubles (mais les ânes, les couffins sont plus propres, plus frais qu'au Maroc, pays d'incurie, de misère et de pouilleries). (Dans une rue fort étroite de Fès, dernièrement, un

convoi d'ânes chargés de ces couffins me croisa ; ils contenaient une matière incompressible — des pierres, sans doute —, la seule solution fut de me mettre à plat ventre.)

Porteurs d'eau : ils crient *Aqua !* en portant l'eau dans des gargoulettes au lieu de la porter dans une outre en peau de chèvre, en agitant une sonnette. Des enfants comme des vieillards, à Grenade et à Fès, font ce métier.

Des guitaristes sont par deux dans Grenade et font la quête. A Fès, rencontré assez souvent dans quelque ruelle sombre un jeune homme se jouant de la mandoline.

M'égarant un dimanche soir dans la campagne de Grenade, je vis revenir de pique-nique de longues bandes d'ouvriers avec leurs femmes, leurs gosses, leurs vieux parents. Chacun portait une gargoulette, une bonbonne, un panier, une peau de lapin. Des hommes tenaient à deux sur un bâton de longs plats de fonte. Un jeune homme jonglait avec une énorme poêle... Tout respirait la joie, et j'étais satisfait d'être là par hasard.

Chez les Arabes, passion des parties de campagne. Au printemps, les Fassi emmènent leurs femmes sur des mules, y joignent des coussins, des tapis, et vont planter leur tente au bord d'un oued ou dans la montagne. Le camping dont on fait un progrès moderne en Europe n'a pas de date en Orient — et il est plus confortable... Les Fassi ont le goût des oiseaux, je le retrouve en Espagne. Quand ils s'en vont un jour de fête, ils emmènent leur serin ou leur canari dans sa cage et la suspendent parmi les fleurs. Ils passent des heures à l'entendre chanter.

Le dernier soir que je fus à Moulay-Abdallah, passa une longue procession d'Aissaouas faisant la quête pour aller à la fête de Meknès. En tête de chaque groupe, un homme, tenant un chandelier à sept branches allumé, dansait. Derrière lui, des enfants, des hommes échevelés, des musiciens... S'ouvrait, par des mangeurs de feu, une autre marche. Rue étroite. Du sommet des terrasses, les courtisanes peintes se penchaient. Un tambourineur à demi-fou à chaque instant me menaçait de son bâton. Atmosphère surexcitée, peu rassurante...

A Grenade, à Cordoue surtout, de petits mendiants et des enfants presque bien habillés font le tour des terrasses de café en vous demandant de vider votre verre. Quand le client est parti, c'est leur droit. Ils peuvent aussi se servir aux gargoulettes sur les tables...

En Espagne comme en Orient, familiarité générale. On parle au garçon de café (il vous tape sur l'épaule). Conversations avec les cireurs. Abandon, laisser-aller dans les rues. On n'a pas l'air de travailler (assez difficile, d'ailleurs, de reconnaître un ouvrier à l'heure du *paseo* ; on s'habille mieux qu'en France, bien que les étoffes soient souvent bariolées). On marche beaucoup. Les

Arabes s'asseyaient. Mais c'est le même plaisir de vivre... Andersen, sachant que j'allais en Espagne, me disait : «C'est le seul endroit, avec le Maroc, où l'on puisse déceimment ne pas travailler...»

*Cadix.*

... Avant la ville, salines dont l'eau à cette époque est rouge, pourpre, orangée. Peu vu le peuple — pas assez de temps... Tour de la Vitaja (?), d'où l'on voit tout Cadix qui, presque entourée d'eau, paraît une île, entièrement construite de maisons blanches tassées... Vision nietzschéenne, éclatante, ne le cédant en rien aux plus beaux paysages...

Musée des Beaux-Arts. Salle entière de Zurbaran. Très grand peintre chrétien, aussi loin de la sensiblerie de Saint-Sulpice que d'un art trop symbolique. Base humaine profonde, réalisme (plus près de Velasquez que de Greco). Les personnages tiennent debout, leurs mains étreignent...

Saintes, reines, vierges ont le charme le plus sensuel malgré leur sainteté — et c'est ainsi que ça doit être... Anges thuriféraires, dont l'un, très dédaigneux, a des ailes prodigieuses de toutes les couleurs.

Admirables Chartreux.

Un *Saint Jean* hâve et brun, mal peigné, caresse un agneau tendrement.

Art toujours sobre (mais ne craignant pas la palette, ton largement étendu). Dessin dur et tranché, pas très loin du cubisme.

Sans cesse je repense à mon voyage en Italie. Tout me le rappelle. Mais je ne suis plus ce garçon en chemise foncée avec un sac tyrolien... Je voyage plus confortablement, bien que pas plus riche. L'âge a ses nécessités. Suis-je plus heureux ? Je le crois. En Italie, j'étais comme un poulain lâché, je voulais tout voir, tout goûter. J'étais impatient. J'admirais confusément, sans bien savoir ce que j'aimais... Dans la rue, je me heurtais aux beautés et mon cœur se brisait. Je n'avais pas d'autre arme qu'une ferveur explosive. Chaque jour, je passais plusieurs heures à écrire un journal ridiculement détaillé. Certes, je voulais vivre, je vivais — mais je ne savais pas vivre. Cela s'apprend, comme à voyager...

Aussi les chefs-d'œuvre que je rencontrais me donnaient un peu le remords d'en être indigne. Je n'étais pas de taille à les apprécier et je le sentais...

Dans la prime jeunesse, on veut être un homme — on se croit déjà un homme... Plus tard, bien que déjà majeur, on sent qu'on est toujours un enfant et que mûrir est long...

*Madrid, 13 juillet.*

On ne pense plus à l'effet qu'on produit sur les gens..., le jour qu'on a compris qu'une certaine indifférence vous rend intéressant... D'ailleurs, les gens sont étonnés par des choses trop inattendues (un clown, dernièrement,

paraissait ravi de me parler sans quitter mes ongles des yeux).

Il existe peut-être un homme d'une nature assez sensible, donc faite pour la douleur et la joie, qui est arrivé par certaines méthodes à boucher toutes les avenues à la douleur. Pour en arriver là, il a souffert jadis comme tout le monde, mais il a fait un choix. Presque toutes les douleurs venant soit du dehors, soit de l'opinion, ou naissant de la fatalité, s'évanouissaient sous sa critique... Ce qui le touche encore, ce sont d'imperceptibles nuances, et surtout de voir la souffrance des autres. Que de coups pour certains, qu'il ne sentirait même pas !

Pourtant, si la douleur est nécessaire à la vie, comment passera-t-elle dans une âme si fortifiée et déjà si soumise ?

#### *Escorial.*

*Saint Eugène et saint Pierre*, du Greco. *Descente de Croix*, de Van der Weyden. Plusieurs Titien... Des Tintoret, chez qui j'aime le sens de l'espace. *Lavement de pieds* — scène vaste, aérée, peu de personnages ; carreau pâle par terre ; au fond des eaux, des colonnades blanches. Sens du décor et de la place des gens, mais négligences de détail : les personnages sont beaucoup moins poussés que ceux des portraits de Venise.

... Fait tout de même figure de classique, malgré parfois du mauvais goût et des bizarreries. Dans *Le Lavement des pieds*, on voit un apôtre culbuté à qui on arrache de force son pantalon...

Le cadre de l'Escorial me rappelle en moins sombre celui de la Grande Chartreuse. Rien de moins désertique, même en été ; beaucoup de chênes. Rochers au sommet des collines, mais qui ne suffisent pas à justifier cette réputation d'horreur et de tragédie. J'ai peut-être un grand goût pour la sévérité... Promenade jusqu'à la Villa del Rey ; sur le chemin, les herbes échauffées dégageaient comme une odeur d'encens...

Le monastère lui-même est plein d'austérité. Bibliothèque tenue encore par les Augustiniens (Philippe II avait voulu vivre dans un couvent).

Beaux manuscrits, ceux de sainte Thérèse et surtout celui des poésies lyriques de Mohammad Halith, écrit en l'année 962 de l'Hégire. D'un format petit in-8, chaque page ornée dans les « blancs » présente le texte sur trois colonnes (celle d'extrême-droite et celle d'extrême-gauche écrites en travers). Écriture très fine (en noir), laissant des interlignes remplis de petits dessins d'or, irréguliers, qu'épousent les sinuosités du texte. Je n'ai jamais vu texte plus poétique.

Visité le Palais avec toute une école de filles. La plus vieille n'avait pas quinze ans. Plus tôt formées que chez nous. Plusieurs étaient affolantes. Elles voulaient garder un air sage, mais le rire comprimé faisait briller leurs yeux. Leur maîtresse, dans la chambre de l'Infante Isabelle, se croyait dans

celle de Philippe II. Cela me choqua. Presque tout le monde connaît, en France, la sombre chambre du roi avec la mappemonde...

Les Espagnols sont comme les chiens qui flairent et suivent les femelles toute la journée et font très peu l'amour.

Ils s'étonnent que je n'aie pas laissé en France de fiancée, comme les Marocains s'étonnaient de mon célibat.

Ce qui peut-être manque le plus à *Max Jacob*, c'est le sens du respect. Il est tout montmartrois. Chacun est pour lui un philistin — même Dieu. On peut tromper le monde, puisqu'il n'y voit rien. Son rôle est de payer. Attitude néfaste pour l'artiste : il dit n'importe quoi, au hasard (mais n'en garde pas moins la vanité d'auteur).

Plus d'admiration ni d'amitié possible. Tout est bon à jeter dans le feu de la conversation. On jongle avec n'importe quoi. C'est avec cela que Max Jacob est génial — et qu'il est odieux.

Je voudrais que mon style soit excessivement simple et cependant toujours lyrique...

*Madrid, 21 juillet.*

Bonne visite à Tolède avant le retour. Aucune envie pourtant de noter des détails. Je fus là-bas très banal, visitant sérieusement (malgré la chaleur torride), avec passion même, mais sans impressions qui n'appartiennent à tout le monde. (Cathédrale San Tomé, San Juan des Reyer, Santa Maria la Blanca, El Transito, Museo et Casa del Greco, San Vincente, El Christo de la Luz, San Domingo el Viejo, Posada de la Sangre, Santa Cruz, Alcazar, les Cigarrales...)

Passé deux journées de flânerie à Madrid — retardant le plus possible mon retour en France. Je ne suis pas là du voyage — du *même* voyage — puisque j'ai appris à vivre partout comme chez moi. Et il y a plus d'imprévu ici ; le coutumier n'apparaît pas... Je me dirige, me semble-t-il, vers un certain renoncement aux lamentations de ne pouvoir écrire tout de suite. J'ai pris, ces derniers temps, conscience d'insensibles progrès. Cela me donne espoir. Je suis vraiment en marche..., mais sans aucun pouvoir direct sur mon évolution.

*Paris, le 25 juillet.*

Passé la soirée avec Gide. Je me dirigeais vers chez lui à l'heure du dîner comme à un rendez-vous tendre, dans un état de confiance, de ferveur que j'ai toujours connu en allant vers lui. (Jadis, quels retours enivrés !) Ne me trouve pas changé. Brûlait de me revoir. Je lui ai peu écrit... Le trouve un peu courbé, les jambes moins fermes, le visage peut-être un peu vieilli. N'a pas perdu le frémissement ni la palpitation de l'esprit, mais du moins ce soir-là en semblait-il économe... Peux apprécier mon progrès au fait que j'apprécie mieux cette intelligence et sans effort peux lui donner la réplique. M'achemi-

ne à juger Gide, ce qui récemment me paraissait encore impossible. Je me sens plus près de lui — comme de nos classiques lorsque je les relis.

... Ne comprends que trop le danger de l'Orient (dont Haddou est la victime)... Je me sens calme, Gide au contraire est fort sensible à l'été parisien, trouve l'atmosphère capiteuse, tout lui paraît excité. (Relativité du désir et de l'excitation ; je suis encore sous le charme de l'Espagne.) Il est ému par les concierges assises sur le pas des portes. Se dit assez sevré... L'Allemagne lui est quasi fermée...

«Tu n'as pas trop de regret du Maroc ? Pas encore ? Sois sûr que tu en auras. Ça va venir. Tu vas faire de la crise. Mais, alors, écris. Gonfle-toi. Saute aussitôt sur le papier...» (Ne s'étonne pas trop que j'aie peu écrit en voyage, ni que rien ne se soit dessiné. «Mais, dit-il, je te fais le plus long crédit.»)

Questions sur mon avenir. Incertitude. Questions sur la famille. «J'ai vu ton frère Henri. Je le trouve très émouvant. Il t'attendait impatiemment. Il a de l'admiration pour toi. Je l'ai poussé à te parler, lui disant que tu peux tout comprendre. Il est très bon. — Oui, meilleur que moi. — Je le crois, et d'une bonté presque inquiétante. Il paraît tout désarmé, sans défense... Il se ferait tuer pour la cause, absolument désintéressé... Je lui crois un grand besoin d'affection, de confiance qui irait même, il me semble... Tu ne sais rien sur sa vie ?... Il a des maîtresses... — Il est d'une candeur très émouvante...»

«Je me trouve absolument débordé depuis que j'ai donné mes déclarations communistes. On se sert de moi, on me court après, on me manœuvre. Je vais être obligé de m'enfuir l'année prochaine, je ne sais où, en Afrique centrale ou à Tahiti. Ce sont toujours des feuilles à signer..., parfois même sans qu'on me demande mon avis. On fonde un comité anti-hitlérien. Je reçois une lettre me demandant d'en faire partie. Je refuse, mais je reçois une autre lettre : Votre lettre est arrivée trop tard, vous étiez déjà inscrit... On peut encore vous effacer... Non, laissez-moi, il y a une différence entre ne pas m'inscrire et me retirer... Pour *L'Humanité* qui donne en feuilleton *Les Caves du Vatican*, ce fut presque pareil : j'avais refusé, mais déjà on en avait annoncé la publication... D'autres fois, on m'écrit insidieusement : Voulez-vous telle chose... si vous ne craignez pas que cela vous nuise ?... Quand je veux qu'ils me laissent tranquille, j'ai l'air de les lâcher... Cette année, je n'ai pu écrire une seule ligne... Mais je suis content, même très content, de ma *Perséphone*, mélodrame en vers que je viens de livrer. Maintenant, ce travail fini, je me trouve sans but, je ne sais pas du tout ce que je vais faire... Je reviens un peu sur les questions religieuses, qui ont cessé de m'obséder mais me tiennent à cœur ; je sens que je devrai en parler. — Il faut le faire très bien, dis-je... — Oui, dit-il, car autrement ça vous retombe dessus... Je ne suis pas "m'as-tu vu", mais j'aimerais que tu lises ce que j'ai publié dernièrement sur le catholi-

cisme (mai, NRF). Certains catholiques, tels que Du Bos, se sont trouvés profondément émus. *La Revue du Siècle* a donné dernièrement un article signé "Les Guêpes", tournant à la rigolade mon intervention pour l'Allemagne et... mes déclarations contre les colonies (?) (je n'en ai pas faites) et assurant que le lendemain je dînais avec Sarraut. De là, ma duplicité mon habituel mensonge, opposés à la sincérité catholique... Pour une fois, j'ai usé du droit de réponse, car tout était faux..., mais il m'a fallu l'huissier pour me faire insérer, car naturellement on n'avait pas répondu à ma lettre. Ils ont donc fait un nouvel article, commençant ainsi : Par ministère d'huissier (!)... (voyez comme il nous traite...). La belle avance : sans cela, ils ne l'auraient pas fait. Puisque je suis censé dire la vérité, c'est que les catholiques mentent. On laisse le lecteur juger, etc... Tu vois le jésuitisme...» Gide raconte très bien cette histoire de pieux mensonges, et avec la plus grande habileté... Mais quand l'adversaire prend des armes truquées, quelle meilleure preuve de faiblesse ? (Me dit en passant que Schwob, dans son *André Gide*, signalait chez lui l'abus de l'adverbe « brusquement » et en tirait beaucoup de conclusions ; « or, me dit-il, je viens de relire et de corriger les trois premiers volumes de mes *Œuvres complètes*, chacun de plus de quatre cents pages, et je n'ai trouvé cet adverbe qu'une seule fois... »)

— Vous êtes-vous trouvé au moment des fêtes en Algérie ou en Tunisie ? J'en fus très ému. Je trouve leur religion, grâce au côté collectif, peut-être plus belle que la nôtre... — Non ! Ne dis pas ça !... Mais j'ai compris, à mon premier voyage à Fès, pendant l'attente du croissant de la lune au Ramadan, combien l'Islam est une religion profondément liée à l'univers, alors que chez nous l'étoile du Berger, le soleil ou la lune, ça n'a pas grande importance... A mon retour à Fès, l'an dernier, j'ai vraiment eu l'impression que cette religion empêche le peuple d'évoluer, d'avancer. Les types à barbe que Si Haddou m'a montrés sous leurs tentes et qu'il appelait les "étudiants", que font-ils ? Ils apprennent le Koran, ils avaient beau avoir avec eux leur petit ami... c'était navrant...

Alix Guillain, que je rencontre ce même soir avec Groethuysen et Véra, me dit que Gide n'écrit pas parce qu'il est trop ému. Ce n'est pas tout à fait la faute des communistes, et même c'est une chance pour lui d'avoir trouvé chez eux cette occasion de rajeunir. A soixante ans, il ne pouvait plus vivre selon les *Nourritures*... Débordé sans doute par les possibilités qu'il entrevoit et la vie des prolétaires qui lui est révélée, il est sans cesse *bouleversé*.

Groethuysen me conseille de ne pas trop attendre, d'écrire dès maintenant, fût-ce pour moi...

*Fin juillet... etc...*

Revu Paul plein de récits d'aventures... Relu ce que Gide a écrit sur l'Afri-

que du Nord, ce que Montherlant a dit de l'Espagne. J'ai presque éprouvé tout cela. Ma voie est ailleurs...

... L'isolement de l'esprit m'est bon.

Promené avec Paul, un soir très chaud. Paris était prodigieux. Paul sent cela (de même qu'il comprend le Paris des nuits d'hiver, si blanc sous la gelée, si sonore)... Descendu sur les quais, familles couchées sur des tas de sable, marinières, rôdeurs... Petites rues, bancs, squares, rien qui ne fût peuplé. La fièvre et la langueur se partageaient les gens. Des groupes débraillés rendaient Paris champêtre. Dans mon voyage, j'ai peut-être frôlé des révolutions aussi profondes..., mais je ne pouvais pas le sentir. Ce qui rendait Paris si affolant, c'est que cette atmosphère, nous la savions unique...

Parlé avec Paul du premier amour. Il pense avec moi que l'on peut aller du premier coup (bien qu'âgé de seize ou dix-sept ans) jusqu'au bout de ce que la vie peut donner en émotion profonde, en abandon parfait. Tout ce qui viendra ensuite, quelque merveilleux [que ce soit], s'inscrira dans cette voie, sans plus jamais peut-être atteindre à cette fine pointe...

Si Haddou passe à Paris, toujours dépaysé, timide, regrettant de n'avoir pas pris ses vacances au Maroc, etc... Tête d'enterrement... J'arrive à lui faire voir Gide quelques minutes, ce qui a suffi, dit-il, à justifier son voyage, et le transfigure...

K. me dit que Malraux, à vingt ans, fit un mois de service à Strasbourg. Déjà marié. Il avait sa femme au Grand Hôtel ; lui, mangeait à la cantine. Éprouvait le besoin de sortir en foulard et casquette (pantalon trop bien repassé). Était alors A.F..

*Thomery, le 11 août.*

... Tout est possible, car, se dit-on, il est tant d'êtres comme moi qui attendent. Avec quelle avidité on les regarde, ceux qui vivent ici. Quelle noble angoisse nous anime, et quelle sympathie — paralysée, hélas ! par l'émotion — veut nous guider vers eux !

Cette émotion où toutes les chances de vivre se réveillent *dans l'âme* se doit d'être féconde...

*13 août.*

Signe du temps : la passion du social — déjà fréquente en littérature, mais gagnant aujourd'hui du terrain —, dès mon enfance, je l'éprouvai. Mon avenir est là. Les foules m'excitent. (On ne parle bien que de ce qu'on aime.) Cependant, je reste assez tour d'ivoire. Je n'aime peut-être tant la foule que pour ne pouvoir pas en faire partie. Jetez-m'y : collègue, régiment, Sorbonne, j'y suis sans y être, je m'en écarterai ou l'on me quitte. Je suis par nature *distrait*. Je ne fais que rêver vie commune, sport, farming, et je regrette que la France n'ait pas été de ces pays dont on montre au cinéma la jeunesse massi-

ve, toute habillée de même, comme une seule famille...

«Cardan, saint Augustin avouent comme Jean-Jacques leur goût pour le vol» (Grimm, 13, 167)... Rien ne choque plus l'occidental moyen... Un maître (au sens nietzschéen), seul arbitre possible, ne pourrait-il pas prendre sur lui de voler..., d'autant plus qu'il ne volerait l'un que pour donner à l'autre ?

Le dogme de la Communion de saints justifie les entrées au couvent. Que l'on fasse la moindre objection à un croyant, il pense : «En voilà un fermé au surnaturel, aveuglé par la matière», et il vous explique que les religieux, par leurs prières, la surabondance de leurs mérites, gagnent des grâces au prochain, détournent le colère de Dieu, etc...

Qu'on regarde avec les yeux de la raison (et même un peu d'expérience) le demi-suicide des moines, leur désintéret profond de la réalité, leur absence du souci de ce monde, il apparaît peut-être que, chez ceux qui commencèrent jeunes, le courage n'était souvent que lâcheté inconsciente, ignorance du fanatisme, et, chez les vieux, déception, aigreur, amour déçu... Le matérialiste voit l'envers du décor. Que devient le désir de s'immoler pour autrui autour duquel on fait tant de battage ? Le moine, jeune ou vieux, veut faire son salut. Il veut d'abord *se sauver* du monde. *Et in Arcadia...* J'ai été presque parmi eux. Qu'eux-mêmes se trompent souvent sur leur but, d'accord. L'amour est aveugle. Le curieux, c'est que leur illusion s'étende jusque sur les fidèles qui les défendent. (Par contre, souvent remarqué du dédain de la part du clergé séculier : les moines se facilitent la vie..., et le prêtre, qui a l'expérience de l'âme sacerdotale, de ses obsessions, de ses pourritures, a moins d'illusions que les fidèles.)

La misère intellectuelle des religieux s'appelle humilité d'esprit, simplicité du cœur, etc... Rien n'est plus émouvant que de songer à ces âmes du plus grand prix qui, jeunes, dévorés du besoin de se donner, se vouent et s'emprisonnent. Qu'advient-il d'elles ? On a des méthodes pour les façonner. Toutes les avenues à la critique sont par avance bouchées... Prises assez tôt, avec des hauts et des bas de ferveur, ces âmes, si elles s'adaptent, peuvent fournir des saints. (Dans la vie, elles auraient fait des artistes, des Don Juan de la connaissance ou de l'amour...)

L'Église et la colonisation. — A. nous disait : le Gouvernement nous soutient, car dans cinquante ans il n'y aura plus de fétichistes. Les noirs seront ou catholiques ou musulmans. On a remarqué que les néo-musulmans deviennent anti-français... (Sans insister sur certaines liaisons des Pères Blancs avec des négresses — ils ont bien raison —, C. me disait que le catholicisme est trop spiritualiste pour les noirs : ils pataugent dedans. Fort capables, d'ailleurs, de faire des «confesseurs de la foi»...)

L'Islam, ne serait-ce qu'avec sa polygamie relative, est plus à leur portée.

Rien de plus innocent, en général, que les noirs, me disait C., mais ils ont du tempérament ; ça les prend tout d'un coup. Pourquoi les tourmenter et leur donner l'idée du mal ?

Je ne suis pas étonné que Platon exige l'âge de cinquante ans pour gouverner l'État. J'ai remarqué plusieurs fois que les hommes, jusqu'à l'âge de quarante ans, ne sont pas tout à fait sortis de l'enfance — du moins les plus intelligents ; les autres, prématurément durcis, ne comptent guère... J'aime à sentir une nuance d'incertitude, d'hésitation chez un homme encore jeune ; de la docilité, de la curiosité, qualités mêmes de l'écolier. Et cependant j'estime par-dessus tout la sérénité, la précision sûre et légère de l'esprit qui équivalent à la « forme » parfaite du sportif. Précisément elles ne s'obtiennent qu'après une longue enfance...

Goethe recommande l'action, jugeant que méditer et se connaître soi-même sont inutiles. Je vois le bon du conseil, et le suis mal. Je crois que pour un esprit assez sain (les malades sont submergés) et qui veut l'être davantage, rien n'est meilleur que de se pouiller l'âme... Ne rien garder sur le cœur dans l'ordre des rancunes, des déceptions. Un bon esprit digère tous les morceaux de sa vie... Surtout, s'avouer les désirs profonds, ne pas se mentir. Pour qu'il existe un progrès moral (je dirais plutôt un progrès vers l'équilibre, le bonheur), il faut au moins connaître quels sentiments nous animent. Cela est de la stricte hygiène. De même qu'on étudie son foie ou son système nerveux, on doit se demander (c'est souvent caché) : qu'est-ce que j'aime, qu'est-ce qui m'excite ? etc...

21 août.

Charmé par la lecture du *Mariage de Loti* — rien de plus poétique, malgré des gaucheries, des répétitions. C'est une bulle de savon. Nous touchons là Tahiti qui, déjà en 1872, dit Loti, commençait à périr... Dans *Noa-Noa* de Gauguin, il y a de la grandeur. A quarante ans il découvre la vie..., il décrit la nature avec une vigueur inconnue à Loti... Mais quel accord, dans le *Mariage*, d'un voyage fait à vingt-deux ans, d'un autre monde qui disparaît, d'un amour sauvage, du bonheur qu'on trouve et qu'il faut laisser ! Excellent livre de jeunesse. Tendresse, humour et profondeur... Délices de la cour de Pomaré, charme de la petite Rarahu et de ces rives seules habitées, avec le continent derrière, boisé, rocheux, resté sauvage.

... Le Maroc m'a fait goûter un peu ces joies. Oubli et volupté. Pas d'ombre. J'étais assez jeune et ardent pour me passer d'amour et même de tendresse. Rien que du plaisir. Mais je ne connus point là-bas de ces tristesses sans cause de Loti...

Je me souviens d'une semaine de mai fort orageuse, accablante, mais avec des nuits si douces que je courais Subure sous la lune jusqu'à neuf heures du

matin.

Je lus là-bas *Kim*, de Kipling, où l'on voit un petit Hindou, demi-européen, évoluer d'une façon féerique dans l'Inde actuelle... Au Maroc, j'ai connu aussi des jours, des semaines, des enfants, des épisodes qui avaient le double charme des contes et de la vie contemporaine...

L'Océanie ?... J'irai peut-être... Les Samoa restent belles, si Tahiti et les Marquises sont abîmées... Trop d'indifférence chez les Arabes. On ne peut rien leur donner (si ce n'est de l'argent)... J'ai besoin des sauvages — pour échanger avec eux ce qu'il y a de plus pur...

Au jour le jour...

J'ai fait les études les plus nonchalantes, vivant pour la beauté, cherchant avant tout la culture. Vis et patiente, me disais-je, les idées vont venir...

Je ne sais rien voir que sous mon angle *personnel*. Toutes les fois que j'ai voulu me scolariser, apprendre pour les autres, échec. Je suis sûr d'oublier ce qui ne me *touche* pas. Le seul effort où je trouve du goût est celui de creuser ma route.

... Cette recherche du bonheur qui m'a si bien réussi, je commence à en avoir peur. Gide m'a trop lancé. Comme j'ai été heureux à vivre en « amateur », je me figure que tout métier va faire mon malheur... J'ai voulu avant tout me former, avoir une jeunesse digne de ce que je veux être.

... A force de bonheurs successifs, je me trouvai bientôt rempli d'un enthousiasme incessant. La vie coutumière même devenait lyrique. J'étais à tout instant le double écho du bonheur passé et de l'espoir. N'était-ce pas ma force poétique dont je jouais ? Ai-je trop échappé à la voie commune ? C'est que j'ai cru — je crois encore — qu'un arbre éperdument soigné, quand viendra la saison, donnera de plus beaux fruits. J'ai voulu que ma vie fût une œuvre d'art dont j'aurais pu à chaque instant feuilleter les beautés. Pour le faire plus à l'aise, j'écrivis, plusieurs années de suite, avec une admiration naïve, un journal éperdu. Aujourd'hui, je vois que ce filet n'a pas tout ramassé. Que d'oublis ! Quel gâchis que la vie active ! Ce n'est pas elle qui est artiste.

Ce qui fait la beauté de la vie, son unité, c'est seulement l'ardeur qu'on mit à vivre et à chercher un moyen d'expression. C'est l'œuvre même qui doit restituer nos belles heures et dire mieux qu'un journal si nous méritons de vivre.

Etre révolutionnaire, c'est peu de chose. L'intéressant, c'est de le demeurer. Combien ne le sont qu'à vingt ans ! Il est facile de se porter par indignation ou rancune à l'extrême gauche. Puis l'appât du gain, la lâcheté nous font revenir... Rien n'empêche le solitaire de vingt ans de voir que les extrémistes ont souvent raison, ou d'envier les choses qu'ils nous font espérer..., mais pourquoi faire chorus ? Par égard pour la voix inconnue qu'ils devront faire

entendre, certains sont longtemps obligés au silence.

Je ne penserai plus que les journaux nomment par galanterie Colette un grand écrivain. J'ai lu *La Vagabonde*. C'est d'un grand style. Montaigne et Diderot l'auraient goûtée. L'allure est admirable. On y sent la richesse des nerfs, l'amour de la langue... Alliage très français de la raison et du lyrisme. A chaque instant, des expressions créées, presque toujours heureuses.

Lu aussi *Le Lys rouge*. Ceux qui ont méprisé France à l'extrême sans doute n'en avaient rien lu. C'est de la bonne littérature. Elle se lit avec agrément. Souvent, un paragraphe plein de finesses (avec un coup de pouce pour que tout le monde comprenne) va jusqu'à se faire relire... Le personnage de Choulette (qui est la figure même de Verlaine), pour n'être pas créé, est cependant vivant... Pas de faute de goût, nulle charge. Plusieurs singularités du poète que certains monteraient en épingle, en faisant des traits de génie, pour être dites d'une manière amusée paraissent simplement puérides (mais France n'est pas fermé au poétique du personnage). Ça et là, critiques sociales courageuses. Souvent on pense à Maurois : du grand monde, de l'adultère, des gens intelligents discutant des problèmes d'époque — mais il y a plus de style chez France. Par malheur, on n'est jamais ému (on est intéressé). La peinture de la passion, qui fait le sujet même du livre, n'est guère profonde. Bourget aurait peut-être fait mieux. Cela reste physique et vulgaire. L'auteur y montre sa pauvreté, en dépit de Florence, Fiesole, etc... Notion conventionnelle de la jalousie...

*Fini le 26 août 1933.*

## CARNET IX

(15 septembre 1933 — 10 février 1934)

*Commencé à Thomery le 15 septembre 1933.*

Ce qui me retint d'entrer aussitôt à la Trappe en 27, c'était d'abord le désir de revoir l'Italie... Le soleil de Naples aperçu pendant une courte excursion m'avait, je crois, tourné la tête. Puis, les encouragements de Jouhandeau, de Max Jacob et de Gide me faisaient caresser des idées de gloire... La beauté du dénuement parfait de la Trappe m'attirait, raison esthétique aussi, mais qui n'allait pas sans une foi sincère et un amour violent. Un peu cabotin comme on est à dix-huit ans (belle complexité !)...

... J'étais partagé entre Dieu et S.. Si je ne donne pas tout à Dieu, me disais-je, je m'accepte et cède au monde... L'étrange, c'est que plus tard je me détachai de Dieu et de S. à la fois. Je m'aperçois à l'instant de la coïncidence... Depuis, j'ai toujours cru que la passion est d'origine mystique et... signe de faiblesse.

(Ce qui m'inquiétait fort pour la Trappe, c'était ma rêverie. Qu'en faire ? Cette tendance native, impossible à détourner, suffisait, pensais-je, à me faire vivre dans le couvent *une autre vie*.) Ainsi passa mon premier grand tournant, d'où découlèrent directement mes années de Sorbonne et de voyages. Aujourd'hui, un autre tournant doit arriver. Entre temps, j'ai appris que les choses ne se passent pas logiquement...

C'est un bienfait peut-être, pour un jeune homme aux idées avancées, de vivre dans un milieu conservateur. Il prend ainsi conscience de l'anomalie de sa pensée, il est porté à l'affiner, à la consolider. Pourvu qu'il ne soit pas naïf au point de vouloir discuter — des réponses massives l'écraseraient sans qu'il convainque —, il est à bonne école. Il se trempe. A vivre sans cesse avec des amis, on perd le contact de la réalité, du moins d'une forme importante de la réalité : l'adversaire. Toute vérité vous isole. Quoi de plus bouché qu'un chrétien ?

Petite lecture du Koran. Peu d'Européens l'ont faite de bout en bout. Ce livre est assez décevant. Nulle composition. Signaler les redites, c'est peu dire : tout y est rabâché. Nombre d'emprunts à la Bible. La morale seule est nouvelle, et « l'invention » du Paradis. Préceptes batailleurs, affirmatifs. Au-

cune trace de cette inspiration quasi-divine qui vous frappe dans le Nouveau Testament. Mahomet, par des allusions, invite lui-même à comparer. Dernier prophète, il s'inscrit, dit-il, à la suite de Jésus. Sans doute des hommes religieux comme Si Haddou et Cohen, en devenant musulmans, n'ont pas pensé s'éloigner du Christ.

... Je laisse de côté la portée politique du Koran et l'aliment qu'il donne à la mystique. Mais ses préceptes (bien que les plus suivis — celui de l'interdiction du porc, par exemple — ne soient pas catégoriques) poussent au fanatisme. L'Islam est intransigeant, formaliste. Un infidèle n'a pas le droit de toucher au Koran. A Quaraouyne, on ergote comme au Moyen Age.

Après une lecture de hadith, Sallefranque me disait que l'Islam est trop matérialiste pour faire une grande religion. Gide le rend responsable de la décadence actuelle des Arabes. Je maintiens que du point de vue «spectacle», collectif, l'Islam est admirable. Ce qui le rend si proche de l'Antiquité, c'est que la religion imprègne tout. Il faut aller là-bas pour vivre la beauté de la tradition. Pas étonnant qu'une conversion de musulman soit quasi impossible. Un philosophe peut voir dans cette immobilité la condamnation même de toute religion...

Savoureux récit, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, des variations du Sénat, adorant Napoléon jusqu'à l'abdication, le honnissant ensuite pour accueillir Louis XVIII, puis tournant casaque, etc... Le tout de bonne foi, du moins le justifiant par des raisons qui confondent l'intérêt personnel et celui du pays...

19 septembre.

*Le Médecin de campagne*, c'est, si l'on veut, une préfiguration d'Aliocha, mais la sensiblerie, malgré la grandeur du sujet, y est agaçante. Trop de vertu laisse sceptique. Ces admirables paysans qui souffrent en priant, on a envie de les secouer. Pourtant, l'idée même de Balzac m'émeut : régner sur le cœur de tout un pays par la bonté et les soins (il s'agit d'un médecin), cela peut être le vœu profond d'un homme, l'expression même de son amour. Mais pourquoi vouloir à ce fait une explication rationnelle ?... Le Christ, me disait Cohen, n'a pas dû souffrir, puisqu'il mourait par amour.

... Sans me rallier à la théorie monarchiste et catholique de Balzac (il voit d'ailleurs les tares de l'Église), j'admire qu'il mette si bien le doigt sur les plaies sociales — toujours les mêmes... A cet égard, la lettre de Gérard, le polytechnicien, dans *Le Curé de village*, est étonnante.

Critique du forçage dans la jeunesse, de l'abrutissement consécutif, de la spécialisation exagérée, du manque de culture des «sujets» qui, au moment où ils «arrivent», ont à peu près tout oublié. Déploie le manque de débouchés au sortir des Écoles. Les mérites qui ne s'y sont pas abîmés s'enlisent dans des

emplois subalternes, puis bientôt sont en butte aux « médiocrités jalouses »... Il souhaite — il y a cent ans — un Marius ou un Sylla (p. 130).

20 septembre.

*L'Écho de Paris* publie une lettre d'un instituteur bien-pensant blâmant l'enseignement qui se donne dans les Écoles Normales (on sait que ce sont de véritables séminaires laïques, où les méthodes de formation sont celles mêmes de l'Église : étude massive des auteurs, absence de critique, etc..., le bon élève est celui qui *apprend bien*). Tout leur est bon, dit-il, pour saper les fondements de la religion, de la famille et de la morale. Les conclusions les plus hardies de la sociologie et du freudisme sont enseignées comme des dogmes. Il ne s'agit pas, évidemment, de les comprendre, mais d'y trouver des réponses. Comme les prêtres, on se constitue un arsenal. L'instituteur, heureusement, nous assure qu'il a encore des confrères respectueux de l'ordre et de la tradition, prêts, le jour échéant, à conduire leurs élèves au chemin du devoir, etc... Je vis au régiment le prestige de « l'instruction » (belle nostalgie chez certains, qui vous croient possesseurs de merveilles ; jalousie, haine des brutes)...

Je persiste à croire au bon effet de la culture secondaire, elle vous ouvre l'esprit, vous apprend à sourire. C'est une esthétique. (Parmi les matelots, les vagabonds, j'ai toujours reconnu ceux qui ont passé quelques années au collège.) Mais si l'on va jusqu'au bachot, on a tout le temps de devenir un cuistre. On ne sait rien et on croit tout savoir. Quelle gaucherie à côté d'un jeune ouvrier ! Aujourd'hui, je rapprendrais *avec amour* l'histoire, la géographie, les sciences naturelles. Je n'y comprenais rien. Je n'aimais que la littérature et la rêverie.

... J'ai subi le contact de nombreux instituteurs à Brest. Ils sortaient fraîchement de Normale. Férés de leur programme, ils étaient sans doute plus instruits que moi..., et cependant je voyais qu'ils savaient peu et n'apprendraient plus rien.

J'ai rarement vu de personnes cultivées — secondaire, primaire, c'est une égale dérision. Ce que Balzac disait de la nullité de Polytechnique, notre plus grande École, reste vrai. Pourtant, au départ, la formation secondaire me paraît meilleure. Ensuite, il faut tout faire par soi-même. Ceux qui ont apporté quelque chose à notre époque, me disait Bonjean (instituteur devenu professeur), ont tous été des autodidactes. Gide même *se décore* de ce nom.

Les primaires ne nous manquent pas quand ils nous trouvent en faute..., mais, au fond, ça les scandalise.

Je me souviens que J., élève de la section D au collège, confia un jour à un copain qu'il haïssait ceux qui font du latin... Moi, si je rencontre un gosse qui fait du grec, cela m'émeut...

... Pour la première fois (depuis la Trappe), j'ai un peu peur de la vie. Merveilleuse lecture d'*Henri Brûlard*. Peu touché à Racine et Baudelaire, que je traîne sans cesse.

*Paris, le 21 octobre.*

... Adrienne Monnier, comme Gide et Fernand, me conseille de me forcer à écrire. Les idées viennent en travaillant. Je renonce donc à attendre l'inspiration, cette vieille chimère. «Même à soixante-quatre ans, me dit Gide, je suis souvent huit jours sans que rien me vienne, mais à la fin ça vient tout de même. Il faut se mettre au pied du mur. C'est toujours à refaire. Ne tarde plus. On se prive de tout, de lecture, de distraction, ça ne vient peut-être pas, mais on ne fait pas autre chose...»

Je me mets à *L'Ami des vagabonds*, sujet difficile, scabreux, vaste... Je ne suis peut-être pas assez fort pour le traiter. En m'obligeant au travail, des épisodes, des personnages, des contes pourront naître... Je verrai un peu plus clair en battant les taillis.

Deux répétitions, avec Gide, des *Caves du Vatican*, dont l'une, un jour entier... Gide prend à part dans une loge le jeune premier, assez médiocre Lafcadio, et lui lit son rôle avec un lyrisme extraordinaire...

... A l'étage au-dessous (Studio des Champs-Élysées), des enfants répètent *Émile et les détectives*... Pour le coup, Gide, n'y tenant plus, se désintéressant de sa pièce, quitte avec moi sa troupe à tout instant.

*2 novembre.*

Lu en octobre le *Jésus* de Guignebert. Critique surtout les textes... Il n'en demeure guère... J'aimerais lire une réponse catholique.

*Monsieur Godeau marié !* Les passages réalistes sont, je crois, les meilleurs, mais combien rares, et souvent obnubilés d'oripeaux et d'effusions mystiques... Dans ce mariage, il y eut de la bravade : étonner le monde n'a pas déplu à Jouhandeau, qui dut être étonné d'éprouver soudain une grande passion pour une femme..., mais n'y eut-il pas là un narcissisme réciproque ? (Il l'accuse une fois de l'avoir épousé malgré lui...) Sans doute, il se maria pour prouver aux gens qu'il n'était pas pédéraste, et pour se le prouver à lui-même. Il n'y a pas réussi. Le chapitre intitulé «M. Godeau et le vice» est un aveu. Que Jouhandeau, malgré la violence de son «vice», ait toujours conservé une douloureuse aspiration à la pureté (héritage chrétien, peur de l'inversion...), c'est incontestable. Je ne peux que l'admirer de m'avoir donné pendant toute mon adolescence une amitié si chaste...

En fait, il tombe sur une femme extraordinaire, personnage de roman, sauvage, enfant terrible, assez hommasse, impulsive. Ell fit des mots. Ils s'admirent mutuellement (de là, le personnage d'Élise)... Mais que d'indiscrétions ! Jouhandeau ne voit pas toujours l'essentiel. De même, son orgueil lui

fait à tout instant citer des détails de sa vie qui n'ont d'intérêt que pour lui seul et qu'il poétise en vain... Tout ce qu'on a dit sur lui et les paroles de sa femme sont automatiquement gravés dans le marbre...

Ce livre ne plaide pas pour le mariage. C'est celui d'un vieux garçon. Rien ne coûta plus à Jouhandeau que d'apporter son petit mobilier chez sa femme.

*8 novembre.*

Semaine toute métaphysique, grâce au passage de De Becker à la maison. Je ne saurais reprendre la matière de nos entretiens, ni même résumer la doctrine catholique révolutionnaire qu'il apporte. Il veut unir le vrai christianisme et l'homme nouveau, non pas dans l'Église, mais à côté d'elle. Garçon de vingtdeux ans, il en paraît davantage. A seize ans, il s'occupait déjà en Belgique de la question sociale et de politique, vivant de plus une vie fort passionnée. Il avait perdu la foi... Tombé au fond de l'abîme, et envisageant toutes les solutions une à une, il se trouva, dit-il, dans un univers qui se rétrécissait sans cesse, forcé d'arriver à Dieu. Mais il y arriva en partant de l'homme et par la souffrance. De là, le refus du couvent (et même du sacerdoce) ; il faut rediviniser l'homme dans la vie... La foi, évidemment, lui donne la sûreté de soi, et il parle avec assez d'autorité, mais il écoute autrui, et toute vérité peut s'introduire dans son système qui veut être totalitaire.

... Il veut prêcher l'exemple, et il y réussit... Je ne suis plus tout à fait le même depuis que je l'ai connu...

Je crains que F. ait mal compris De Becker. Ce fut le premier de ses amis qui le vît. La discussion porta sur l'exégèse, le mysticisme, l'histoire des religions... B. nous parle des dernières encycliques, disant connaître les trois spécialistes qui, en Belgique, les rédigent. A Rome, ensuite, une commission les traduit en style pontifical, puis le pape lit le tout et y ajoute des réflexions — audacieuses, le plus souvent. Dans la dernière encyclique, il souligna ce qui se rapporte à la dictature de la finance et se déclara anti-capitaliste. Mais d'autre part le Pape est, paraît-il, hanté par la frayeur du communisme. De là son appui à tout fascisme. Pourtant, il commencerait à s'apercevoir qu'il a été roulé... «Mais alors, si trois hommes écrivent l'encyclique, que devient l'inspiration de l'Esprit-Saint ?», demandait F... (Curieux aperçu sur le rôle des congrégations faisant, à Rome, traîner les affaires en longueur et dénaturant les ordres du pape. La dernière encyclique a, paraît-il, été escamotée en France par les évêques, à la prière du Comité des Forges qui menaça de couper les vivres...)

F. a peut-être pris B. pour un de ces illuminés qui courent les rues avec leur système... J'admire fort le rationalisme de F., j'en suis tout imprégné et j'y trouve assez de satisfaction. Mais l'esprit critique à la fin gâte et devient à lui seul fanatisme. Je crois voir chez F. un besoin systématique de dénigrer pres-

que tout, les individus encore plus que les œuvres, qui ressemble à de la jalousie envers ce qui se distingue...

B. nous parla des états mystiques... Rien n'est plus attirant que d'entendre parler de ces joies ineffables pour quelqu'un qui a connu toutes les autres... J'aurais peut-être pu devenir ce que B. est devenu... (mais que faire de mon ironie ?...) ... Il a connu l'amitié et la sympathie telles que je les comprends et, depuis sa conversion, dit-il, ne les a pas perdues, mais seulement portées plus loin, et, même humainement, cela dépasse en jouissance tout ce qu'il a connu... Mais la grâce est seule capable, dit-il, de faire obtenir la chasteté à l'homme qui a vraiment un tempérament. Becker n'est pas beau, mais il possède un magnétisme et l'ardeur qui attirent — il fait véritablement des conquêtes. J'ai su indirectement que, dans les meilleures recrues qu'il a faites, on éprouvait au début de l'amour pour lui. En vérité, cette forme d'amour tant honnie, je la retrouve bien souvent chez les êtres sublimes. B., d'ailleurs, la trouve aussi — sublimée — chez saint Paul, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, saint Jérôme, etc...

... «Notre chalet de montagne où nous vivons dans la plus stricte pauvreté, mais devant un lac italien, dit-il à Cohen qui se plaint de Paris, ce n'est plus l'Occident, ce n'est pas l'Orient, c'est la Chrétienté. Chacun peut y venir.»

Un matin, je fus avec Becker et Michel voir Gide, qui nous emmena déjeuner place Dauphine. C'était dimanche. Gide, aussitôt au fait, fut prodigieux. «Vous êtes à Bluffy ! Oh ! je connais. J'en parle même dans mon premier livre. Je m'étais installé au bord du lac d'Annecy, à Menthon, et j'ai toujours voulu monter à Bluffy et à la Gieltaz, dont les noms m'avaient séduit. Mais cela est resté à l'état de projet... Mais», dit-il plus tard, quand il eut bien compris..., «si, il y a quarante ans, j'avais rencontré en Savoie un mouvement comme le vôtre, ma vie aurait peut-être été différente... C'est cela qui me donne confiance dans l'avenir : de tous côtés, la jeunesse se réveille, se rend compte. C'est tout nouveau, comme aussi le droit de regard que les nations commencent à exercer les unes sur les autres. Les persécutions d'Allemagne, d'Indo-Chine sont odieuses, mais il y en a eu partout, de tout temps : ce qu'il y a de curieux, c'est qu'aujourd'hui on commence à s'en indigner... Pour ce qui est d'une solution, je ne suis pas aussi sûr que vous. J'ai vu, à quatre jours d'intervalle, un orthodoxe (Berdiaeff), un catholique, un juif, un Arabe. Ce me fut une grande leçon. Chacun était persuadé que sa religion, et elle seule, pouvait apporter le salut.

«Je ne suis pas absolument d'accord avec le communisme (et d'ailleurs renseigné sur l'U.R.S.S. uniquement par ses amis ou le *Journal des Débats*, qui est prévenu...) sur ses rapports avec l'individualisme. Je veux garder ma liberté et crois que c'est possible, mais crois aussi qu'il faut, dans la gravité des cir-

constances, exercer une sorte de casuistique. La grandeur du but, qui est d'écraser les monstruosité du capitalisme, permet d'être jésuite. Le communisme veut balayer tout mysticisme. Il n'eût tenu qu'à l'Église, il y a un siècle, d'empêcher sa venue. Ils sont passés à côté. Je crois qu'il est maintenant trop tard, et qu'ils seront balayés... Du Bos me disait ces derniers jours qu'il ne comprenait pas qu'en dehors de la foi on ne soit pas révolutionnaire : chrétien ou communiste, il n'y a plus d'autre issue.»

Rarement je vis Gide plus en train et plus causeur — et cependant il est débordé chaque jour par des lettres venant de tous côtés : Allemagne, Vénézuéla, Congo, Indo-Chine, Inde, etc... A chaque instant, de bonnes âmes viennent. Il doit s'occuper des objecteurs de conscience, des émigrés allemands, etc... Il désapprouve l'anti-christianisme des Soviets, se manifestant surtout dans un livre récent sur (ou plutôt contre) Dostoïevsky. Il a refusé de le préfacier...

Recommande à De Becker de raconter le début de son mouvement. Il pense que cela même peut avoir une valeur d'apostolat. «Ce sont les débuts des choses qui sont les plus intéressants», dit-il... Convient volontiers que Marx est à peu près illisible (à l'exception de la partie historique), et avoue que c'est dans les livres de Henri de Man (rejeté par les communistes) qu'il trouva les programmes — d'ailleurs assez chrétiens — le plus près de son cœur. C'est de Man qui remarque que toutes les révolutions ont été faites par des bourgeois — non par les ouvriers, mais *pour* les ouvriers... Le déjeuner fini, nous allons à l'Hôtel-Dieu voir John. Michel et De Becker nous quittent. Gide est ravi de la conversation — puis, voyant déjà des salles de malades, il dit qu'au fond il ne craindrait pas tellement d'être soigné à l'hôpital... John va mieux, mais se lamente. (Nous faisons fuir les visiteurs.) En s'en allant, Gide regarde un à un les malades et leurs familles... «Pauvre petit, dit-il dehors, il ne se doute pas que c'est maintenant qu'il est heureux. Tu le vois sorti de l'hôpital, tout grelottant en décembre... Il faudrait qu'il puisse entrer dans une maison de convalescence... Et puis après ? Il est vraiment irrepêchable...»

Nous filons aux Folies-Dramatiques pour le seizième anniversaire de la Révolution d'Octobre, on donne trois comédies entièrement jouées par des ouvriers. Je me sépare de Gide, qui est placé auprès de Madame Herbart... Fort belles têtes dans le public. Je me trouve au balcon près d'un jeune maçon qui est venu exprès du Jura pour voir Gide. Il est révolutionnaire, fait des poèmes, mais surtout se signale par un frénétique appétit de vivre, de voyager, d'apprendre... Gide l'a présenté à Jean Wahl («le Bergson de demain», dit-il), qui aussitôt s'est emballé. Wahl est un homme rabougri de trente-cinq ans environ, les cheveux plantés bas, coupés à la frange, un nez assez hardi, et, der-

rière des lunettes épaisses, les plus extraordinaires yeux bleus délavés, larmoyants, douloureux, et parfois rieurs. Rien n'était plus émouvant que la réunion de ces deux êtres : le philosophe vibrant, tendu, en proie sans doute à l'amour ou à la jalousie (mais il paraît bon, son sourire est beau, je le regardais souvent avec plaisir), et le jeune homme, tout animal, provincial débarqué à Paris, enthousiaste, parlant fort, applaudissant à tout rompre et manifestant pour Gide une admiration délirante...

16 novembre.

Dans cette pièce communiste de Prévert, un bourgeois attendant sa « poule » se récitait naïvement :

*Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,  
Des divans profonds comme des tombeaux...*

C'était pénible... La salle s'ébaudissait. Effet voulu. Les bourgeois ne pigent rien à Baudelaire. D'accord. Et les communistes ?

Tout dans ce spectacle faisait appel à la haine, à l'envie. Il faut à toute force déplacer les richesses. Du sang, etc... Tous les moyens sont bons pour une bonne cause ! Les jolis sentiments sur lesquels vous vous appuyez ! La place de Gide n'était guère dans cette réunion...

Visite à Jouhandeau. Je ne suis plus guère sensible chez lui, malgré la beauté de son personnage, qu'à la préciosité et au manque de naturel. Très vite, la conversation passe à la littérature. Ce grand modeste, qui a refusé la réclame et toutes les compromissions, est à genoux devant lui-même. « J'ai fait telle nouvelle qui paraîtra à tel endroit, puis tel livre qui plaît à X et à Y... On vient de publier tel article sur moi... » Que l'on arrive enfin à le faire parler de lui-même, sa femme entre, exubérante, qui brouille tout. Chacun devant l'autre joue la comédie. Le visiteur devient un spectateur. La première fois, c'est amusant, mais à la fin... zut !

Visite à Marcel Abraham, chef de cabinet à l'Instruction Publique à qui Max m'avait recommandé. Quel métier triste ! (Dans le plus exquis cabinet Empire, donnant sur un jardin...) Il me regarde de l'air ahuri d'un homme débordé... Quelqu'un venant nous interrompre un instant, il ne peut plus reprendre la conversation. Pour un peu il me demanderait : « Que faites-vous là ? »

22 novembre.

... L'idée de *Joseph*, qui date de trois ans, me revient. Je voudrais charger Joseph de tout ce qui se passe en moi..., qu'il dise et fasse ce que je pense et ce que je désire...

3 décembre.

... Aujourd'hui, questions morale, religieuse, politique, que j'ai peu à peu faites miennes (sans d'ailleurs en politique trouver de solution), je comprends

qu'elles font partie d'un même ensemble...

20 décembre.

Traverse de plus en plus une crise de scepticisme. N'arrive à croire à rien. De plus, l'imbrication des événements, l'attitude des droites, des gauches me donnent trop de sujets d'irritation. Tout me paraît relatif. Souvent, c'est la fuite assez loin qui me paraît la meilleure solution. Je sais que je peux être (même sous-tendu) heureux en voyage... Cependant, je ne peux pas m'empêcher de suivre au jour le jour les événements. Il faut ouvrir les yeux bien grands pour essayer de comprendre. La seule satisfaction sera d'avoir prévu ou suivi un peu l'enchaînement des choses...

En vérité, le manque de foi m'empêche d'agir, d'adhérer, d'écrire... (il ne m'empêche pas encore de vivre, bien que beaucoup de choses — les aventures entre autres — aient parfois moins de goût à mes lèvres). Pourtant, c'est par honnêteté que je me réserve. Je ne refuse d'examiner rien... et je ne trouve pas de parti... Je dois bien reconnaître que j'ai toujours été m'enfoutiste (Jouhandeau me le reprochait au collège), et que jusqu'à présent mes problèmes intérieurs surtout m'ont préoccupé. De plus, que, voulant être artiste d'abord, j'ai toujours pensé qu'aucun souci théorique ou dogmatique ne devait m'entraver... Au lieu de renoncer à l'individualisme (ou de le honnir), puisque aussi bien je ne peux pas reculer, le meilleur est d'aller devant moi...

23 décembre.

Visite à Gide, retour d'un long séjour à Lausanne. Je lui trouve une excellente mine...

«Oui, me dit-il, je vais très bien et je quitterai vite Paris pour pouvoir travailler. Je me sens en pression, bien que je ne sache quoi faire... Mais, sans doute par un effet de l'âge, je me trouve de moins en moins capable d'affabulation. Aujourd'hui, j'écrirai plutôt les *Essais* de Montaigne que *La Comédie humaine*. Et toi ? Depuis longtemps je ne t'ai vu meilleur visage... Tu ne sens pas que quelque chose se prépare ? Vraiment ? J'ai quand même confiance en toi. — J'ai essayé, comme vous me l'avez dit, de me forcer. Ce fut inutile, je le faisais avec dégoût. — Alors il ne faut pas continuer, ce serait factice... Mais je vois que tu ne t'ennuies pas en ce moment... — Je travaille quelques heures avec le duc de T., ce qui me fait un peu d'argent, et je prépare une série de cours-promenades au Louvre pour les élèves d'un cours de Neuilly. Ce sera bénévole, mais on me donnera un certificat utile pour trouver une place à l'étranger... Je voudrais beaucoup disparaître... — Je te comprends de reste..., mais on pourra toujours te rapatrier... Du train où nous y allons ! Je crois la situation beaucoup plus grave qu'à la veille de 1914. De tous côtés les orages s'amassent. Il ne manque qu'une étincelle... Tu serais évidemment dans la marine et... sans grade ? Cela vaut aussi bien... Je suis en

train de lire une histoire du catholicisme et du protestantisme écrite par un orthodoxe. Je te la prêterai quand je l'aurai finie. C'est extraordinaire. Il considère nos Églises comme schisme, évidemment, car l'orthodoxie est restée beaucoup plus près de l'esprit évangélique et s'est moins compromise avec le monde...

«Je te passerai tout à l'heure *Au delà du marxisme*, par Henri de Man. Tu en auras soin, car je l'ai tout annoté. Ce livre est très capable de te secouer.» (Je me plaignais de n'avoir aucune foi...)

«Et ton frère ? — Il travaille avec mon père et, comme il se trouve en contact avec des patrons, le pauvre, souvent, il est indigné... — Mais au contraire, il est très bon qu'il s'initie aux affaires. Il nous faut des gens avertis. Cela n'empêche pas de penser. Mon ami de Coppet, Gouverneur au Dahomey, devient de jour en jour anti-colonialiste. Mon ami Naville, qui est dans la banque, se rend aussi très bien compte des choses et... il a pour fils cinq communistes !»

... Parlons de John, de Paul... Lui annonce qu'un jour j'amènerai Cohen, l'ami des nègres... Reconnaît avec moi une sorte de génie à Delavaud (je trouve que c'est un colosse sans pieds), mais, dit-il, «il mériterait d'être allemand». Pense aller voir Henri à Cannes, et voudrait l'emmener à Nice voir un homme père de *six enfants de six femmes différentes*, qui vient de lui écrire... Me dit encore sa sympathie pour De Becker... Il rencontra à Lausanne un professeur d'une école internationale : tous les pays s'y trouvent, surtout l'Amérique du Sud. Les élèves couchent par deux dans des chambres à deux lits, mais, disait-il, toutes les nuits c'est un trafic incessant et... général.

5 janvier 1934.

Passé chez Gide le 31 décembre pour lui rendre le livre d'Henri de Man. Wahl y était. Pressé par Gide de dire ce que je pense de ce livre, je réponds qu'il ne donne pas envie de se faire communiste. «C'est vrai, répond Gide, et pourtant de Man connaît bien les communistes, il en a été lui-même...»

Wahl, timide, réticent, laisse entendre que lui non plus n'a aucune envie d'adhérer. «Je crois, dit Gide, que nous sommes tous trois semblables, je ne suis peut-être pas plus communiste que vous. Malraux aussi, d'ailleurs, se refuse à être communiste... Qu'on exige de prêter serment sur des livres dits révélés, passe encore, mais sur *Le Capital*, qui, malgré son importance, n'est qu'un épisode historique, je ne puis l'accepter... — J'ai vu Morhange, dont la revue (*Avant-Poste*) sera beaucoup moins communiste, peut-être trotskiste, dit Wahl... — Ah ! dit Gide, les trotskistes peuvent dire tout ce qu'ils veulent. Ce sont des mystiques. C'est toujours très beau. Mais vous vous rappelez les pages où Péguy distingue la mystique du politique. Pour moi, je tiens que l'expérience qui se tente en ce moment à Moscou est d'une signification

trop grande pour qu'il n'y ait pas crime à empêcher par quelque moyen sa réalisation.»

Comme je fais part de mon dégoût devant les événements, les journaux..., Gide répond qu'on peut aussi bien les considérer comme passionnants. «Oui, dis-je, mais vous avez la foi... — C'est vrai..., mais quelle foi ? Si on me le demandait, je serais bien en peine de répondre... Je crois à un certain progrès, à une certaine ardeur.»

Quand je refuse une cigarette qu'il m'offre (ainsi qu'à Wahl) : «Vous êtes extraordinaires, dit-il. Comment arrivez-vous à ne pas fumer ? Et toi ? puisque tu as la volonté de ne pas fumer, pourquoi n'as-tu pas celle de travailler ? Il m'est plus facile de me mettre au travail que de m'empêcher de fumer... Mais ce n'est pas toujours vrai : j'ai passé souvent de longues périodes sans pouvoir écrire, et ces trois dernières années je me suis traîné dans un véritable marasme... Je n'ai rien fait. C'est pour cela que j'ai publié mes *Pages de Journal*, mais ma première intention était de publier un roman. Je n'ai pas eu la force de le faire. Je n'ai pas pu créer les personnages qui auraient exposé ces idées et leur contre-partie. J'aurais voulu en faire le tour, les pousser jusqu'à l'absurde, les montrer en action... En somme, j'ai abordé la politique par suite d'un manque de la noble faculté de l'invention poétique... pour parler comme Mallarmé. Je voudrais bien que mes biographes futurs insistent là-dessus. — Est-ce la politique qui vous a rendu la santé ? demandai-je. — Ah ! non, bien loin de là. Je n'ai jamais retrouvé la santé qu'en travaillant. Il m'a vraiment fallu cette crise pour me lancer dans la politique. Je m'en expliquerai d'ailleurs bientôt. On verra les raisons de ma bruyante conversion (mais le bruit, ce n'est pas moi qui l'ai fait !).

«... Cependant, je vais peut-être toucher la politique et m'attirer la publicité... Mais cela, c'est en mon compte personnel. Dans deux jours, je pense partir en avion avec Malraux pour délivrer Dimitroff. J'ai vu Léger au ministère. Il dit que la pression de l'Angleterre et de la France a fait beaucoup pour l'acquittement des condamnés. Mais en fait Dimitroff n'est pas libéré, il est dans un dépôt de Leipzig — département qui ne dépend plus d'Hitler, mais de Gœring qui a juré d'avoir sa peau... Tous ces jours, ce ne sont ici que coups de téléphone avec les ministères, les agences. Alors qu'on se plaint à présent de manquer d'hommes véritables, Dimitroff, au moins, en est un. Il est tout simplement héroïque... Cette aventure fait assez Fantômas, et m'exalte. Du risque ? Le pire serait le camp de concentration. Mais oseraient-ils ? En tous cas, ce serait mieux... Et puis, un Dimitroff vaut bien qu'on s'expose pour lui.»

Quand Wahl nous a quittés, Gide me dit qu'il aime à venir ici se confier. «C'est un inquiet, un refoulé, comme ils sont légion. Il passe ses soirées rue

de Lappe... Il vient de m'apporter, dit-il, des poèmes, et écrits en anglais. Autant que j'ai pu voir, ils sont remarquables. Et puis il souffre beaucoup de son physique. — A mon goût, il n'est pas laid, dis-je. Il faut comprendre son visage. D'ailleurs, depuis deux mois, je trouve qu'il s'est transformé. — C'est vrai. C., qui est dans le cinéma, lui a facilité, je crois, certaines choses.»

... Röhrer, jeune journaliste (?) suisse, vient prendre Gide pour déjeuner, ce qui lui fait citer ce mot qu'une Genevoise lui dit récemment : «Le jour où je n'aurai plus de domestiques, je ne pourrai plus travailler pour les pauvres !»...

Bref passage de De Becker à Paris, accompagné cette fois d'un jeune apôtre de sa bande. J'observe avec un peu d'amusement que je me mets en quatre pour que tout leur réussisse : rendez-vous, coups de téléphone, etc..., d'autant plus que De Becker, manquant fort de sens pratique, sait assez mal organiser son temps et trouver les gens (Maritain, etc...).

Il a dit à Cohen qu'il était dommage que je n'eusse pas de parti... Je crois avoir mis à le servir *presque* autant de zèle qu'aucun prosélyte convaincu. Il est vrai que, pour un bon communiste, j'aurais été un serviteur aussi ardent. Cohen explique cela par le «J'aime mieux faire agir les autres qu'agir moi-même»... une fois de plus.

J'ai vu que leur lumière intérieure n'éclaire pas grand'chose au dehors... Mais c'est très émouvant... comme le garçon qui montre sa bien-aimée en détaillant des beautés que vous ne voyez pas... J'ai trop entendu de débiles à Sainte-Anne, convaincus, sûrs d'eux, qui regardent les gens avec mépris parce qu'ils n'ont pas la vérité ! On mesure bien alors le mécanisme de la foi !

Qu'il y ait chez l'homme le besoin de croire, que les mystiques (comme les amoureux, mais davantage) étreignent une «réalité», cela ne fait pas l'ombre d'un doute... Seulement, je m'en tiens à une explication psychologique...

Le jeune apôtre (Henri Bauchan) qui suivait De Becker était belge aussi. Grand, mince et blond, tout nordique... Ils éprouvèrent, je crois, jadis, un grand amour l'un pour l'autre, puis De Becker converti entraîna son ami dans sa voie, et maintenant ils s'aiment sur le plan divin. J'ai peu parlé à ce garçon ; le soir qu'il a dormi à la maison, je n'ai pas osé prolonger la conversation quand De Becker a voulu monter se coucher... Cependant, je sentais la sympathie de H., déjà son âme commençait à palpiter dans mes mains. Il fait en ce moment son service militaire à Bruxelles, et bien souvent, me disait-il, il a le cafard. «Quoi, malgré votre foi ? Ce devrait être un rayonnement...» Je prenais un curieux plaisir à le voir se débattre, si inquiet, si tendre et... si beau. Tout son amour, il l'a donné à Dieu, ainsi qu'à l'idéal de son ami... «Si je ne l'avais pas rencontré, me disait-il, je serais devenu un vagabond...» Et de commencer à parler timidement du vagabondage, de son attirance pour les hors-la-loi, des voyages qu'il a faits... Ce converti porte encore en lui l'aven-

ture. Que j'aurais aimé le pousser là-dessus... Quelle promenade nous aurions pu faire, nous parlant les yeux dans les yeux ! Il en avait peut-être envie...

10 janvier.

Samedi soir, conduit à Gide, retour de Berlin, le jeune ami de Roche. Visite charmante.

Dimanche après-midi, cinéma avec Gide. Puis il vient dire bonsoir à la maison, reste dîner (on lui joue le cinquième *Concerto brandebourgeois* qu'il adore), et nous emmène (Michel, Jacques et moi) voir un film comique... Assez heureux de tout cela, car il me disait l'après-midi se sentir mélancolique.

N'a passé qu'un jour à Berlin, avec Malraux, où il laissa chez Gæbbels une lettre au nom du Comité Dimitrof. S'il n'y a pas de réponse, la lettre sera rendue publique. On espère en ce moment que Dimitrof sera conduit à la frontière de Pologne et gagnera Moscou, où Gide aimerait venir le prendre avec Malraux pour l'amener à Paris... «ce qui, dit-il, me couvrirait de gloire aux yeux de ton frère et de beaucoup d'autres»...

... Lorsque je suis avec Gide (surtout si, au lieu de lui faire une courte visite, je peux rester une après-midi entière ou davantage avec lui, à respirer son air), j'ai toujours senti une sorte d'absolu. Je lui ai dit jadis (dans une lettre) que mes plus grands bonheurs — à part ceux de l'amour —, je les lui devais. C'est une atmosphère de confiance, d'affection. Je peux être naturel. Je ne désire presque plus rien. C'est une consécration. Tout est justifié. (On me critique aussi...) Cela donna à ma jeunesse un climat tout particulier.

27 janvier.

Courte entrevue avec Gide, qui part pour Syracuse. «Je dis que je pars pour trois mois. Je voudrais pouvoir le faire, mais on aura besoin de moi, à Paris ou à Cuverville. On va me rappeler. Et puis je me connais... Mais j'ai un grand besoin de solitude. On me dit que là-bas je serai bien, qu'il y a un bon hôtel, etc... Je t'écrirai pour te donner des nouvelles. Toujours rien de nouveau ?... Je n'ai aucun conseil à te donner. Il faut attendre. Mais ne perds pas l'habitude d'écrire, tiens de temps en temps ton journal... Tu fais une maturation lente... — Oui, dis-je, j'ai parfois l'impression de n'être pas encore né. Je me sens très jeune. — Il faut tout de même que tu travailles... Autrement, je te proposerais tout de suite un voyage. Je pense à cela souvent... Il faudra m'écrire. — Je le voudrais, mais je ne trouve plus rien à dire. Si je pouvais le faire, je serais content. Ce serait bon signe. — Enfin, si n'importe quoi de fâcheux t'arrive, tu sais que tu peux m'écrire aussitôt...»

Donné, une leçon d'histoire de l'art (sur les Romantiques) au Cours Félix, devant une trentaine d'élèves. Peu sûr de ma mémoire, je dus m'aider de papiers...

Je devrais m'astreindre à écrire... Le soir, dans mon lit, quand je repasse

ma journée, je m'arrête souvent sur une rencontre, une lecture, un hasard qui m'ont fait impression. Je vis en désœuvré, et cependant je ne saurais dire que je ne vis pas. Chaque jour apporte son événement... A partir d'un certain âge, on n'a plus cette nudité de l'adolescence qui fait que dans une journée il peut ne rien vous arriver. (Jadis, comme j'aimais partir seul, tout un dimanche après-midi, dans les rues, avide et dépouillé ! Je n'ai peut-être pas connu de joies plus grandes.) A chaque instant, maintenant, ce que je vois me rappelle autre chose, et il me vient des idées qui sont parfois celles d'un... monsieur. Quand j'étais plus jeune, je ne pensais guère, ou plutôt tout se présentait dans un mélange de rêveries et de désirs.

Ce que j'ai surtout perdu, c'est la peur de perdre mon temps... Jadis, je n'aurais point passé un jour sans une lecture difficile ; un livre en appelait un autre, je prenais des notes, je me désespérais et m'exaltais devant une belle phrase... Pour mieux sentir le prix du temps, je ne supportais guère de faire longtemps la même chose. Je variaais mes occupations... Et lorsque je me lançais dehors, à l'aventure, oubliant même qui j'étais, c'était ouvrir les bras, m'évader, après la contrainte...

... L'instinct me dit-il de vivre à vau-l'eau ? Rien ne vaut le travail, sans doute..., mais la méditation de l'artiste, sa vie intérieure ont ceci de merveilleux qu'elles le suivent partout... Cette perpétuelle attitude esthétique devant la vie, dont je me réjouis — qui m'empêche de m'ennuyer jamais —, pourra bien me jouer des tours !...

... J'ai passionnément désiré le compagnon avec qui j'aurais pu mettre en commun mon âme. Amour, admiration, égalité... J'ai ramassé de nombreux fragments de ce rêve sur ma route, et je m'en suis réjoui, mais sans jamais m'aveugler au point de croire avoir trouvé l'être infini. La passion seule peut opérer ce miracle... Sans renoncer à trouver... Ce sont les fragments, dis-je, dont je me satisfais. Je crois qu'il me faudra, dans une œuvre, et non pas dans un rêve, créer les fils de mon désir... Alors, peut-être, sur ce signal, viendront-ils d'eux-mêmes à moi, les vivants...

L'ami sûr, le guide dont je n'éprouve plus guère l'urgent besoin (je me sens maintenant un futur conseiller, qui doit se former lui-même), je l'ai trouvé jadis en Jouhandeau. Son règne a duré des années... Quand j'ai vu Max Jacob, dont j'attendais beaucoup, il m'a certes ébloui, mais aussitôt déçu ; le premier soir à Saint-Benoît, après avoir essayé de m'étonner par de l'esprit et des poèmes abracadabrants..., il ouvrit *Une Saison en enfer* et commença de lire..., sur un ton insipide... Il sentit bien que j'étais déçu. Il est vrai qu'à dix-sept ans on exige beaucoup !

Gide, ensuite (dont je venais de faire la connaissance : «Tu savais bien ce que tu faisais ce jour-là», m'a-t-il dit souvent depuis), fut pour moi le maître

et l'ami — au point que, durant des années, mon appétit de connaître des grands hommes fut à peu près calmé, et même celui de connaître de jeunes intellectuels...

1<sup>er</sup> février.

Acheté d'occasion les six volumes de l'*Histoire de Rome* par Ferrero, un Buffon en dix volumes, un Tallemant, l'*Essai sur les mœurs* édité par Renouard... (où est le temps où je courais les quais, le dimanche, à la recherche de «classiques à deux sous» ?). Les livres sont ma seule manie, mais fidèle, encore qu'intermittente (elle s'est calmée depuis trois ans !). J'y mets peut-être de la vanité..., mais rien ne me fait plaisir comme d'avoir chez moi, sous la main, le livre dont je sens tout à coup le besoin : plaisir sans cesse renouvelable, qui se découvre peu à peu... Quoi ! me dis-je, après une lecture, je possédais ce livre et ne le savais point !... Mais lui, il m'attendait...

Entraîné Cohen dans une réunion à la salle Wagram : «Que veut la jeunesse» était la question... Une vingtaine de garçons, tout à tour, exposèrent leurs doléances. Tous, fort mécontents, soulignèrent l'abîme qui les sépare des vieux... Les plus intelligents remarquèrent que beaucoup, parmi les garçons de vongt-cinq ans, dans cette ère de paix, sont heureux de gagner six cents francs par mois — les vieux bouchant toutes les voies —, mais qu'hélas le plus clair du travail de ces vieux sera d'attirer une guerre pour laquelle ils sauront bien appeler les jeunes ! Je ne sais pas si ma génération est condamnée (je n'ai pas encore l'impression de l'être, mais c'est que, dans ce chaos, je ne vois que ma vie !)...

Chaque garçon insistait, sur la morale, sur la patrie ou sur le progrès. J'étais presque toujours de l'avis de chacun. Je ne peux décidément pas faire un homme de parti..., ni avoir une opinion personnelle. Je me mets trop facilement à la place des autres. Je vois du vrai un peu partout (surtout quand il s'agit de critiquer)... et je ne sais quelle tendance me fait presque toujours sumpathiser avec les gens... surtout s'ils sont jeunes et s'ils ne parlent pas trop bien... Leur enthousiasme — presque tous étaient plus jeunes que moi —, qui les pousse à monter sur les planches — j'espère, moi, le garder toute la vie. Je voudrais même qu'il allât en croissant à mesure que je pourrai me faire une... opinion.

Bien que cette jeunesse soit inquiète, affolée, il lui est facile de crier. (Un Freud aurait trouvé dans leurs discours quantité de symboles sexuels...) Ils disent que le monde va mal — et c'est douloureusement vrai —, mais on a toujours dit cela... et ils ne savent proposer pour remède que leurs velléités...

En décembre, reçu une lettre de P., d'un charabia inquiétant, style fleuri, mystique, incohérent. Ces derniers jours, j'en reçus une, d'Allemagne, destinée à Gide, dont il avait perdu l'adresse, interminable et de bout en bout in-

sensée. Pas une phrase d'aplomb, aucun enchaînement. Vraie cascade de mots...

«Je me demande s'il s'en sortira», me dit Gide... En vain évoqué-je la rhétorique espagnole et je ne sais quoi... «J'espère, me dit-il, qu'il a écrit sous l'influence d'une drogue, mais, en tout cas, mon impression est lamentable. Il va peut-être sombrer, mais... je ne veux pas lui répondre ce que je pense, il serait découragé...»

Assez surpris de buter souvent à... la folie. Je savais bien que P. avait du génie... et qu'aussi il n'était pas un artiste (trop homme d'action pour cela... et trop brouillon ; j'ai cependant vu peu d'hommes aussi intelligents... Dans la conversation, jamais il ne déraile. Il comprend tout sur le champ. Son esprit vole. Pas une chose, même banale, qui ne devienne dans sa bouche drame ou poésie... Et comme il parlait bien de la révolution !) Sa parole, sa vie entière, le chaos de sa pensée — qu'il arrivait en causant à vous débrouiller —, tout en lui bouillonnait et fusait. Personne n'a dû tant ressembler au saint Bernard de Bossuet !

Il est une série de gens qu'on ne peut pas détourner de leur route — à moins que ce ne soit leur route qui les rende sourds et aveugles... Ni les conseils, ni l'expérience, ni vos refus ne changent rien à leurs projets. Delavaux, à qui j'avais refusé de faire de la propagande pour sa revue (pseudo-scientifique) d'études sexuelles, faute de relations, revient me turlupiner... «La revue a paru... Combien vous faut-il de numéros pour envoyer à vos amis ? N'ayez pas peur. Tapez dans le tas !» A ces sortes d'apôtres, on peut tout dire, rien n'y fait ! Ils sont imperméables !

... Je n'ai plus envie de faire des exercices. J'en ai tant fait ! Lectures annotées, phrases apprises, copies..., ratures. J'ai passé des années dans la fièvre du style... Je désirais d'abord le naturel. Je n'admirais rien tant que le mélange de la subtilité et de la force. Un paragraphe bien filé, qui a l'air simple et qui dit tout, me transportait. Une anecdote bien contée, des transitions sautées, c'était mon rêve. Maintenant, vivant un peu sur cet acquit, je me laisse aller. Je dédaigne de me rappeler les expressions des classiques, des tournures qui me frappèrent, et je laisse à ma plume le soin d'en inventer...

Je me suis toujours tenu à l'écart des petites revues. Quand j'avais seize ou dix-huit ans, Jouhandeau me mettait sans cesse en garde contre les débuts prématurés. J'arrivai vite, d'ailleurs, à brûler mes poèmes en prose à la manière de Max Jacob. Depuis, bien que n'ayant rien écrit, il m'a paru que j'étais trop vieux pour paraître dans les «orphéons» et qu'aussi, le jour où j'aurai dit «bon à tirer»..., cela mériterait au moins une grande revue.

Pour qui n'a pas connu le plaisir trop tôt, c'est sans doute à quinze ans que les sensations sont les plus vives et... c'est à dix-neuf, vingt et vingt-et-un ans

que la folie est la plus grande. Je ne parle pas de la force même du désir ou du tempérament, mais de la joie consécutive à l'amour, du chant du coq. Je revois certains de mes retours de jadis, le soir. Quel lyrisme et quel chant ! Je bondissais et je chantais. C'était la fête animale, et souvent pour des plaisirs si sommaires que je n'en voudrais plus !

Je trouve un peu naïfs ceux qui misent tout sur la politique. Cela finit toujours mal — à moins qu'ils ne veuillent participer aux abus (même en entrant au Parlement pour purifier, il faut commencer par se souiller si l'on veut agir).

Le témoignage entier de l'histoire des États et des religions — encore que le monde n'avance que par les révolutionnaires — montre assez que tous les mouvements généreux sont étouffés ou absorbés.

Ici nous retrouvons la question «foi» et le tempérament. On naît ou non pour la politique — et nul, me semble-t-il, n'y est plus opposé que l'artiste... Dans tout État, je crois que je serais de l'opposition (pour la même raison, je ne saurais voter. Le seul moyen, illusoire, qui nous donne un semblant de droit sur l'État, je ne veux m'en servir que pour n'être de rien dans le Gouvernement !)... C'est encore Montaigne qui possède la plus grande sagesse. Anarchiste, il apportait tout de même un minimum de soumission au social — sans avoir d'illusion sur lui...

L'ennui, en 1934, c'est que l'on ne pense plus pouvoir sauver la société que par des solutions de masses. Le vent est à la dictature, et les artistes devront peut-être y faire une opposition qui ne sera plus platonique...

Visite au Louvre, en vue de mes leçons d'histoire de l'art, avec Mademoiselle Tarride. C'est une petite vieille encore vive, dont les cours jadis illustres sont aujourd'hui délaissés. J'étais son seul élève. Elle me cita beaucoup de gens connus qui jadis la suivaient, mais la crise, aujourd'hui, dit-elle, empêche de s'intéresser à l'art...

Nous ne vîmes que Prudhon, David et Gros..., car sur chaque tableau elle cite une anecdote. Elle sait partout ce qu'il sied d'admirer au point de vue «public» et au point de vue «peintre». Elle n'est point sottée. Elle sent les arts..., mais à la manière d'une personne d'un autre âge, ce qui donna un charme de mélancolie à toute la visite...

Relu les *Mémoires* de Gœthe... La vie et l'œuvre ne font qu'un admirable encouragement...

10 février.

«On croyait qu'on se battait pour la patrie... On se battait pour les industriels.» (A. France)

«Le 6 février, Daladier fait tirer sur les manifestants (la plupart «patriotes») qui venaient sous la Chambre en criant "Démission".» (Les journaux...)

La presse, indignée, crie : «Assassin !» etc... (On posera une plaque commémorative sur la place de la Concorde...) Daladier, pour éviter la guerre civile, démissionne. Détente de l'opinion... Autrement, les manifestants (armés, cette fois) seraient revenus à l'attaque. Les anciens combattants se fussent armés de leurs trophées.

«Nous avons renversé le fasciste Daladier», placardent les Croix-de-feu. «Daladier nous a traités comme des Soviets», dit *L'Écho de Paris*. «Nous voulons vous sauver du fascisme de gauche. Mais Daladier, en voulant sauver le régime, dit qu'il voulait vous sauver du fascisme de droite.» *L'Humanité*, évidemment, traite Daladier de fasciste et de défenseur des bourgeois.

Les vrais fascistes — peut-être sans le savoir — étaient parmi les manifestants... «Fasciste» est une injure qu'on se lance d'un parti à un autre..., car tous se disent antifascistes. Finalement, on fera le fascisme par antifascisme.

*L'Action Française* ne fut pas la moindre à dénoncer les pillages du régime, et ainsi à «monter» l'opinion. *L'Écho de Paris* fit de même. On assista ces dernières semaines à une véritable campagne contre la Chambre, faisant appel au patriotisme, à l'honnêteté, etc... Presque tout le monde marcha à la suite de la grande presse... Et c'est elle, aujourd'hui, qui pleure les victimes.

Effrayantes, les convictions ! Horrible, le mensonge qui, dans tous les partis, coule aujourd'hui. La vérité n'a aucun pouvoir (elle est d'ailleurs toujours trop compliquée)... Et le mensonge, partout, se sert sous couleur de vérité et de vertu...

Moutonnerie de la Garde, haine bestiale. Le besoin naturel de se battre (que, anomalie sans doute, je ne connais pas) cristallise chez les uns pour défendre leurs avantages, chez les autres pour en réclamer. Les classes moyennes ont grand'peur de perdre leurs privilèges, de voir les affaires paralysées. Elles ont droit à la vie. Les impôts les écrasent. Leurs fils (j'en suis) sont sans situation, etc... Ces vérités courent les rues. Nos journaux nous les disent. Mais ces journaux, certains de nous le savent, sont aux mains des industriels, ils sont vendus...

J'ai vu en quelques jours la masse du pays, il faut bien l'avouer, avoir soudain toute la même opinion et marcher aveugle, de bonne foi. Et cela, à mes yeux, c'est la répétition du départ pour la guerre. Qu'il coûtera peu de peine à la presse, pour envoyer se battre tous ces braves gens !... L'expérience de 14 n'a servi de rien... L'expérience de l'Allemagne non plus, qui pendant dix ans a vu sans cesse des bagarres entre communistes et nazis — tous martyrs — et tous de bonne foi !...

Faut-il s'attrister ?... Il se mêle, au fond de l'horreur et de l'indignation que malgré moi j'éprouve, je ne sais quel plaisir de me sentir l'esprit libre (mais jusques à quand pourra-t-on rester en dehors ?)...

Lorsque le Cabinet eut démissionné et qu'on annonça dans la presse à la fois que Doumer acceptait de former un Cabinet d'union nationale (presque l'Union Sacrée) et qu'une grande détente avait paru dans le public, je sentis aussi cette détente. Elle était réelle. Ce n'était pas seulement l'assertion de la presse qui la créait (mais, évidemment, elle l'avait préparée).

... La confiance, momentanément, va renaître... Si l'opinion est, dans l'ensemble, satisfaite (même d'une illusion), je veux bien me tenir pour satisfait, car sans doute je fais, malgré moi, partie de ma classe. Je suis bourgeois... et classe moyenne. Intimement, je sais que la situation, qui est une crise de régime (compliquée d'une crise économique), ne s'améliorera pas définitivement, et que, même la confiance renaissant, les affaires marchant un peu mieux, nous irons, entre autres choses, vers un retour du nationalisme, qui nous attirera la guerre.

Il faut aussi prévoir une contre-offensive, qui risque d'ailleurs, comme partout en Europe, d'être écrasée, puisque, chez nous comme partout, l'argent est le seul maître. (Les petits capitalistes dépendent évidemment des gros — de même que les ouvriers —, mais quand comprendront-ils ensemble qu'ils sont tous deux exploités par les... sociétés anonymes ?)

Dès maintenant, je me demande : que faire en cas de guerre ?

Présentement, même si je la vois venir, je ne ferai rien ; je ne crois pas à l'action d'un homme de vingt-cinq ans, isolé, sans foi définie et qui ne veut adhérer à rien...

Mais si elle est déclarée ? En théorie, je suis de ceux qui ne se battraient pour rien, ni pour la droite, ni pour la gauche... J'ai vu, d'une part, ces derniers jours, ce que peut produire « l'opinion » — contrainte toute morale, qui suffira à faire partir presque tout le monde —, et j'ai vu aussi, ne serait-ce que sur quelques ordres vifs au régiment ou par le langage de la « police » dans les rues, ce que peuvent produire sur ces individus même forts la violence et la crainte. J'y ai cédé souvent, comme d'autres. Ma raison ne ployait pas..., mais il fallait marcher...

(... Curieux à observer, le blâme grandiloquent que, même en temps de paix, on déversa ces derniers mois sur les « objecteurs de conscience ».)

A contre-cœur, sans doute, je partirais (bien que je sache que par ma « classe » et mon « instruction » je serais favorisé, et que je sache aussi que mon goût de la vie et de l'expérience trouverait des surprises dans les camps)..., mais le danger de la mort et l'horreur des blessures ?...

Ce sera précisément par amour de la vie que je me soumettrai, pour éviter les douze balles « françaises »..., pour essayer de garder ma vie, le seul bien qui ne me lâche pas.